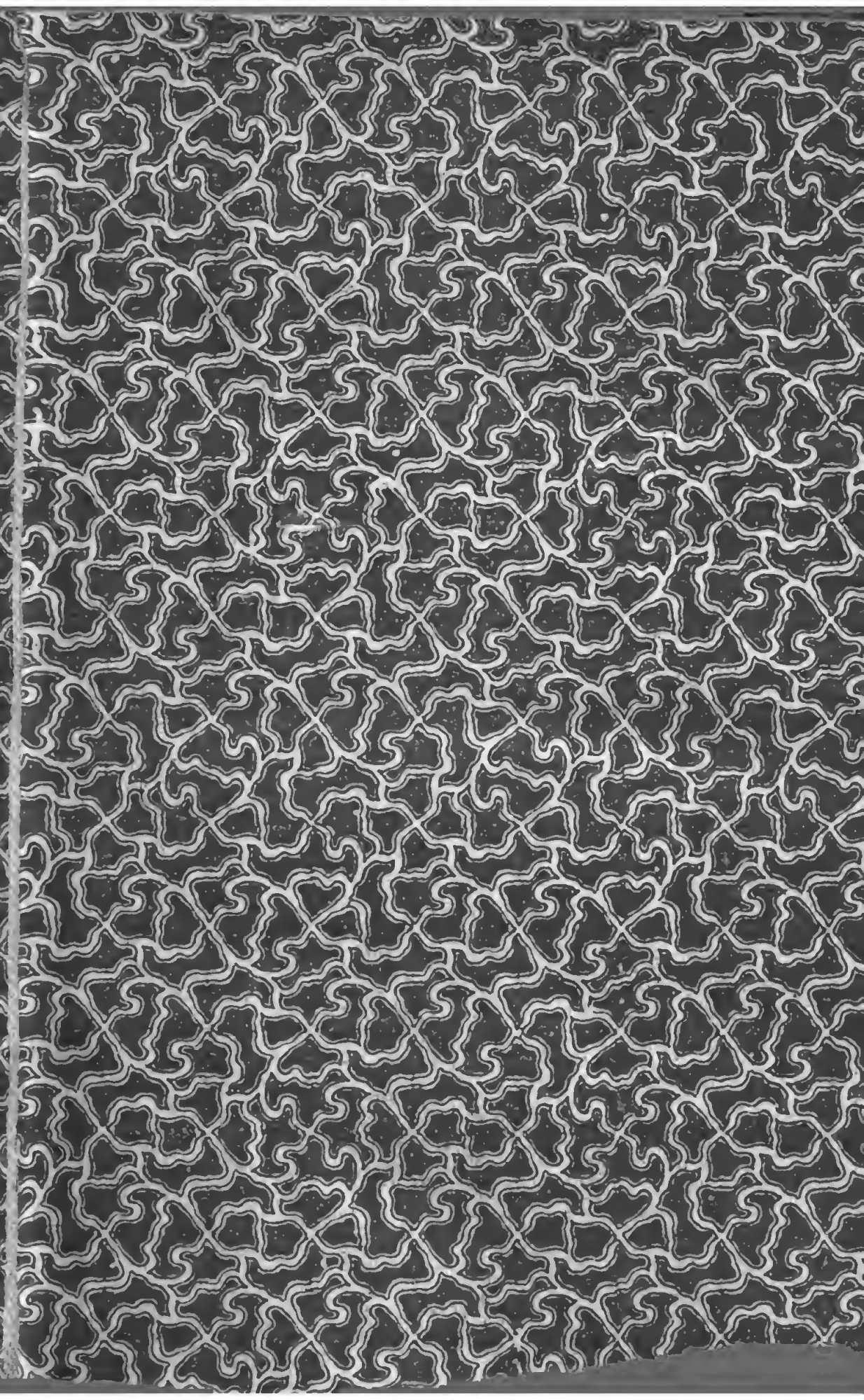
ALLI

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
R. G. 17
SCAFFALE LV
PLUTEO
N.° CATENA 8

ORSO CIPRIANI
NAPOLI
TRINITÀ MAGGIORE
LEGATORE



LA MORT

DE LOUIS XI.

LA MORT

DE LOUIS XI,

ROI DE FRANCE.

PIECE HISTORIQUE.

Bibliothèque Nationale R.F.

A NEUCHATEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.

M. DCC. LXXXIII.

PRÉFACE.

Un ancien, nommé Fannius, dont parle Pline, qui avoit fait l'hiſtoire du regne de Néron, & qui en avoit peint toutes les horreurs, vit dans un ſonge Néron entrer dans ſa chambre, s'aſſeoir ſur ſon lit, prendre le premier livre de ſon hiſtoire, le lire, paſſer au ſecond, au troiſieme, & l'œil abattu, conſterné, ſe retirer la tête baiſſée, comme écraſé ſous le poids de la honte & de la vérité.

Que l'hiſtorien dut être content à ſon réveil! & qui ne voudroit, comme Fannius, lire à tel roi décédé ſon hiſtoire! car les méchans princes ont encore une conſcience, & c'eſt l'hiſtoire ſeule qui les punit dans le ſein des grandeurs & juſques dans la tranquillité de la tombe.

Les faits des grands, diſoit Henri IV, de quelque nature qu'ils puiſſent être, ne meurent jamais. Cette cenſure publique, éternelle

& vivante eſt le frein du pouvoir qui paroît ſans bornes. Qui n'admirera la réaction qui exiſte entre le deſpotiſme du moment & la juſtice des ſiecles ?

On dira que les mauvais rois ont échappé à leur plus grande punition, qu'ils n'ont pas tenu en main les faſtes de leur regne ; mais il eſt probable qu'ils ont tous preſſenti plus ou moins le jugement de la poſtérité, & qu'ils ne ſe ſont pas flattés eux-mêmes de lui tranſmettre un nom reſpecté. La tyrannie ſemble deviner d'avance l'écrivain vertueux, & pâlit devant le volume véridique. « *Ce que la* » *juſtice n'a pu ſur vos têtes, dit Montaigne,* » *c'eſt raiſon qu'elle l'ait ſur votre réputa-* » *tion.* » Bonis nocet qui malis parcit.

PERSONNAGES.

LOUIS XI.
LE DAUPHIN ſon fils.
ANNE, fille ainée de Louis XI, *Comteſſe de Beaujeu.*
JEANNE, fille cadette de Louis XI, *Ducheſſe d'Orléans.*
LOUIS, *Duc d'Orléans, qui fut depuis Louis XII.*
LE COMTE DE BEAUJEU.

ROCHEFORT, *nouvellement chancelier.*
DE LA VAQUERIE, *premier Préſident du parlement.*
S. ROMAIN, *Procureur-général.*

FRANÇOIS DE PAULE, *hermite de la Calabre.*

LE CARDINAL D'ALBI.
LE CARDINAL DE LA BALUE.

COCTIER, *Médecin.*

DOYAC, LEDAIM, } *Miniſtres d'état.*

TRISTAN L'HERMITE, *Grand-Prévôt.*

ANTOINE DE NAXA, *Nonce du Pape.*
GRIMALDI, *à la ſuite du Nonce.*
JAQUES ROZAT, *avec huit Cordeliers de Lombardie.*
CHANOINES DE COLOGNE.

OLIVIER SALLART, *Lieutenant-général des chaſſes.*
OFFICIERS *de chaſſe* & PAYSANS.

UN ENVOYÉ *de Bajazet.*
DÉPUTÉS *du Parlement.*
HUISSIERS *accompagnant le Parlement.*

SEIGNEURS & *Grands de la Cour.*

DÉPUTÉS *des Suiſſes.*

JAQUES MOBOURG.
GUILLAUME TONNARD.
AUTRES GARDES & OFFICIERS.

TROUPES *de Payſans & de Payſannes.*

HÉRAUTS D'ARMES.

La ſcene eſt au château du Pleſſis-lès-Tours, en 1483.

LA

LA MORT

DE LOUIS XI,

ROI DE FRANCE.

(Il fait nuit ; le théatre repréſente une vaſte ſolitude, au milieu de laquelle eſt un château bâti en briques, fraiſé de gros crampons de fer à pluſieurs branches ; quatre tourelles de fer flanquées aux quatre coins ; tout le dehors eſt environné de foſſés entourés de barreaux de fer ; des fanaux aux grilles & au haut du château éclairent ce lieu dans l'éloignement.)

SCENE PREMIERE.

(*Tonnard, ſentinelle, eſt ſur le devant du théatre dans l'obſcurité, appuyé ſur ſa pique ; on entend des voix de ſentinelles qui répetent dans le lointain*, ſentinelle, prenez garde à vous ! *On entend un bruit de voix qui crient*, qui vive ?)

TONNARD, *répondant aux autres voix très-fort.*

QUI vive ?

UNE VOIX *répond.*

Courier pour le Roi.

TONNARD, *avançant ſa pique en arrêt.*

A bas de cheval... Holà, à moi l'avant-garde !

(*Des ſoldats accourent, ayant un officier à leur tête ; d'autres ſoldats amenent le courier qui eſt deſcendu de cheval ; les deux détachemens ſe rencontrent au milieu du théatre, où eſt la ſentinelle.*)

SCÈNE II.

MOBOURG, *au milieu des gardes.*

EH, meſſieurs ! je ne ſuis pas un ennemi.

L'OFFICIER, *qui s'avance.*

Qui va là ? . . Qui vive ?

MOBOURG.

Courier pour le Roi ; voilà la dixieme fois que je le répete.

L'OFFICIER.

Dites votre nom.

MOBOURG.

Jaques Mobourg.

L'OFFICIER.

De quel pays ?

MOBOURG.

De Rouen.

L'OFFICIER.

D'où venez-vous ?

MOBOURG.

De Madrid.

L'OFFICIER.

Qui vous envoie ?

MOBOURG.

Don Vernelas.

L'OFFICIER.

Vos paſſe-ports ?

MOBOURG.

Les voici.

L'OFFICIER.

Où ſont vos dépêches ?

MOBOURG.

Dans ma valiſe, qui eſt ſur mon cheval ; vos ſentinelles le retiennent ici près.

L'OFFICIER, *à ſes gardes.*

Allez, qu'on m'apporte la valiſe.

(*Tandis que l'Officier lit les paſſe-ports, on apporte la valiſe, que l'on poſe à terre. Mobourg l'ouvre & en tire un paquet qu'il préſente à l'Officier.*

L'OFFICIER *lit l'adreſſe.*

« Adreſſé à Louis XI, roi de France, en » ſon château du Pleſſis-lès-Tours. » Il

eſt en regle. (*Aux ſoldats des gardes avancées, qui l'ont amené.*) Retournez à vos poſtes. (*A Tonnard.*) Vous, ſentinelles, je vous conſigne la garde de cet homme juſqu'au jour; & nous ſaurons alors s'il peut entrer. (*Il ſe retire, & les gardes emportent le paquet.*)

SCENE III.

(*Elle ſe paſſe dans un corps-de-garde.*)

TONNARD, MOBOURG.

MOBOURG.

CAMARADE, ma foi, cette place eſt moins déplaiſante pour un cavalier haraſſé.

TONNARD.

Jaques Mobourg, je gage, ne ſait pas qu'il eſt ſi près d'un bon ami de ſon pere.

MOBOURG.

Vous me connoiſſez ?

TONNARD.

Touchez là, pays. Je ſuis le vieux Guillaume Tonnard.

MOBOURG.

Guillaume Tonnard !... Attendez, oui, oui, je me rappelle... Comment, ce ſeroit vous que j'aurois vu, il y a ſi long-tems ? Votre frere demeuroit vis-à-vis de notre porte.

TONNARD.

Tout juſte... Oh ! nous avons pris bien des années depuis que nous ne nous ſommes vus.

MOBOURG.

C'étoit, autant qu'il m'en ſouvient, vers l'an 1415. J'étois bien jeune alors ; & vous, vous reveniez déjà de la guerre... Comme l'âge nous a rapprochés depuis ! La vingtaine d'années de différence ne s'apperçoit plus à préſent.

TONNARD.

J'ai quatre-vingt-huit ans & de la ſanté ; voilà tout mon bien ; encore ferme & droit... Tu vois un vieux arbre, ſur lequel ont paſſé bien des orages.

MOBOURG, *l'embraſſant.*

Embraſſons-nous, cher compatriote. (*Fouillant dans ſa valiſe.*) J'ai là une bouteille d'un vin vieux. Ami, confortons-nous. A la ſanté des nôtres.

TONNARD.

Volontiers, pays. A la ſanté des nôtres.... La nuit eſt froide ſur le matin, & cela réchauffe.... Mais il me ſemble voir ton pere. Tu lui reſſembles; ſon geſte, ſon front, ſa voix....

MOBOURG.

Le cher homme a fait une ſi triſte fin, que je n'y ſonge point ſans treſſaillir de douleur.

TONNARD.

On m'a bien dit que les tiens avoient eu du malheur; mais je n'ai ſu aucun détail.... Conte-moi cela.

MOBOURG.

Puis-je parler librement?

TONNARD.

Oui; nous ſommes ſeuls, & perſonne n'écoute.

MOBOURG.

Je penſe bien qu'avec Tonnard il n'y a rien à appréhender.

TONNARD.

Certes, il ſeroit beau d'avoir de la crainte avec moi, avec un vieux ami des tiens!... Va, le ſoldat blanchi ſous les armes n'eſt pas fait pour être un eſpion ou un délateur.

MOBOURG.

Tu dis vrai, & je te crois... Ecoute. Te rappelles-tu le mécontentement général ſur la conduite du nouveau Roi, au commencement de ce regne; les charges importantes de l'état, ôtées à des hommes de mérite, pour les donner à des gens ſortis de la fange & avides de faire le mal; les impôts, les mangeries, & enfin la révolte que toutes ces malverſations éleverent par tout le royaume?

TONNARD.

On appella cette guerre *la ligue du bien public.* J'étois dans ce tems-là du bon parti, moi.... Nous avons combattu dans la plaine de Monthléry; & je ne ſais pas trop ce qui

en ſeroit arrivé, ſi le Roi n'eût bien vîte fait la paix, en accédant à toutes les conditions.

MOBOURG.

Oui : mais cette paix fut perfide ; & Louis XI, tout en la ſignant, tramoit les moyens d'en violer les conditions. Il les briſa toutes l'une après l'autre auſſi-tôt qu'il en eut la force... Par ce traité il avoit cédé le duché de Normandie à ſon frere ; mais il lui ravit bientôt à main armée cette province, & punit cruellement tous ceux qui lui étoient attachés. Mon malheureux pere étoit de ce nombre. Victime de la fidélité légitime qu'il portoit à un prince qui ſe faiſoit chérir de tous, il fut noyé par ordre du Roi. Ainſi mourut ce citoyen brave & vertueux, dont tu connus le bon cœur.

TONNARD.

Que m'apprends-tu !... J'en ſuis ſaiſi d'horreur.

MOBOURG.

Au déſeſpoir d'une telle tyrannie, je me ſuis expatrié, & j'ai erré long-tems chez

l'étranger.... Je ne ſerois jamais revenu, ſi un bienfaiteur qui m'a accordé ſa confiance intime, ne m'eût chargé d'une commiſſion que je n'ai pu refuſer... Tu penſes bien que je n'approche jamais de ce Roi qu'à regret & en frémiſſant.

TONNARD.

J'ignorois que mon digne ami fût mort d'une maniere auſſi funeſte.... Oh! combien de braves François ont péri auſſi injuſtement ſous les trois derniers rois, & pour la cauſe de la patrie!... J'ai perdu mon aïeul à peu près comme tu as perdu ton pere. C'étoit dans un ſoulevement tout auſſi légitime, à l'avénement de Charles VI au trône. Quelle ſuite de malheurs & de forfaits! Un roi plein de jeuneſſe, tombant dans des accès de folie qui durerent juſqu'à ſa mort! Le royaume déchiré pendant trente années par cet accident fatal, & qui ſe trouva trop heureux d'accepter le joug de l'Anglois! J'ai vu l'imbécille & malheureux monarque dans un état pitoyable, garrotté, manquant de tout, & le jouet de ſes valets!

MOBOURG.

On répete encore à préſent que ſa mort fut le ſalut de la France.

TONNARD.

Quel ſalut ! Et peut-on régner avec moins de gloire que ſon fils ? Un roi comme Charles VII méritoit-il qu'on fît tant d'efforts pour lui rendre la couronne déjà flétrie par le plus lâche aſſaſſinat ? Prince ſans force & ſans ame, abandonné à la plus coupable molleſſe, une ſervante d'auberge vint montrer à la tête de ſes armées les vertus qui lui manquoient ; & le lâche eut l'ingratitude de ne pas ſauver cette brave héroïne de l'affreux ſupplice des flammes. Quel avantage la France a-t-elle retiré de tant de ſang verſé pour la défenſe de ce monarque, toujours foible & toujours tremblant ? Enfin, il s'enferma dans une tour & y mourut de faim, de peur d'être empoiſonné par la main de ſon propre fils.

MOBOURG.

Tout ce qu'on redoutoit de ce fils dénaturé s'eſt accompli. On raconte chez l'étran-

ger des choſes ſi étonnantes que je n'oſe ajouter foi à ce que publie la renommée.

TONNARD.

J'ai vu paſſer deux rois, l'un mort dans la démence, & l'autre accablé de terreur. Je les ai tous deux gardés comme je garde celui-ci, qui eſt plus farouche que les deux autres. Vois ce château, où plutôt cette priſon, où il s'enferme volontairement, pour être à l'abri des complots qu'il redoute... Regarde ces tourelles de fer; au travers des jours veillent ſans ceſſe des canonniers prêts à tirer au premier ſignal; dix-huit mille chauſſe-trapes ſont autour de ces grilles de fer pour en interdire l'approche... As-tu vu tous ces ſoldats, ces ſentinelles avancées & les nombreux gibets qui effraient les regards à l'abord de ces lieux?... Juge par cet aſpect, de l'état de l'ame de celui qui s'eſt empriſonné dans l'intérieur de ce triſte ſéjour. Il veille peut-être en ce moment, & prête l'oreille au moindre bruit, qui le couvre d'une ſueur froide; ou bien s'il dort, il rêve qu'on aſſiege ces murs...

Dis, envierois-tu une couronne à ce prix ? Eſt-ce la peine de faire tant de malheureux, pour l'être ainſi ſoi-même ?

MOBOURG.

Mais ſais-tu qu'il a lá manie de vouloir faire parler avantageuſement de lui dans les pays étrangers, & qu'il y fait acheter toutes ſortes d'animaux rares à grand prix, non par curioſité, je penſe, mais par oſtentation ? Je viens pour recevoir le paiement de ceux qu'on lui a fait avoir : je dois faire le prix pour des chiens de Valence, de petites mules de Sicile, & de petits lions de Barbarie.

TONNARD.

Oui ! & il ne paie point ſes domeſtiques ; ou les menace du grand-prévôt quand ils demandent de l'argent. On lui apporte tous les jours de ces ſortes de paſſe-tems, qu'il fait venir à grands frais ; mais ils ne ſont pas plus tôt devant ſes yeux, qu'il les fait ôter & ne les regarde plus. Tout cela eſt pour faire croire qu'il cherche des amuſemens, & qu'il n'eſt pas ſi occupé de ſon mal qu'on le dit. Son

plus grand ſoin eſt d'empêcher qu'on ne répande qu'il eſt malade, de peur qu'on n'en profite pour le détrôner.

MOBOURG.

Si la Providence ne daigne prendre pitié de ce royaume, que deviendra-t-il ? Dieu ! par quels ſouverains l'Europe eſt gouvernée ! En Allemagne, un empereur ſuperſtitieux, tremblant ſous les coups que le pape lui a portés, promene lâchement ſon ineptie de couvens en couvens ; il s'eſt vu ôter la couronne par les Hongrois, qui l'ont placée ſur une autre tête plus capable de la porter. En Angleterre, Richard vient de faire aſſaſſiner ſes neveux, pour régner à leur place. Ferdinand d'Eſpagne décele un eſprit uſurpateur, rempli de perfidie, & qui, d'accord avec les papes, fera valoir ce nom de Catholique qu'on vient de lui donner. Louis XI a reçu le nom de roi *Très-Chrétien*. Quel chrétien ! quel homme ! Voilà donc ceux qui ont en main le pouvoir ! Oh, qu'ils ſont dégradés ou pervers, ces maîtres du monde !

TONNARD.

Si leur puiſſance va toujours en croiſſant, & que rien n'enchaîne leur redoutable autorité, la race humaine eſt perdue !

MOBOURG.

Mais je ſuis bien ſurpris de te retrouver encore dans un rang ſubalterne, après tant d'années de ſervice.

TONNARD.

Pourquoi t'étonner ? Je n'ai ſu ni ramper, ni obéir à des ordres injuſtes. Sous un pareil regne, ce ſont les monopoleurs & les méchans qui s'élevent & s'enrichiſſent. Mais j'ai un lot qui équivaut à tous les autres, la ſanté, la vigueur, le contentement. Mes camarades en ſont étonnés, & ils me reſpectent plus que le Roi, dont ils diſent en ſecret tout le mal qu'ils peuvent. C'eſt la ſanté de l'ame qui me donne celle du corps ; je m'arrange à mon état, & me fais un ſpectacle amuſant de tout ce qui m'environne.

(*On entend le bruit des gardes & des ſentinelles ; des voix ſe répondent :* Qui va là ? qui va là ?)

SCÈNE IV.

(*Survient un détachement avec un Officier.*)

TONNARD.

QUI va là ?

L'OFFICIER.

La grand'-garde.... Sentinelles, reculez vos poſtes juſqu'au quatrieme piquet, & ne laiſſez approcher ame qui vive.

(*Tonnard ſe retire avec Mobourg qui emporte ſa valiſe ; on voit d'autres ſentinelles dans le lointain, qui reculent auſſi ; le détachement reſte en arriere ; l'Officier & le Sergent parlent enſemble ſur le devant du théatre.*)

SCENE

SCENE V.

L'OFFICIER & LE SERGENT.

L'OFFICIER.

Je ne ſoupçonne pas pourquoi ce nouvel ordre que nous venons de recevoir.

LE SERGENT.

Peut-être le grand-prévôt veut-il faire une viſite dans les environs, ſans qu'on l'apperçoive. Il eſt infatigable dans ſes fonctions... Il eſt bien rude d'être ainſi tourmenté à pareille heure; on ne peut pas repoſer un inſtant dans toute une nuit. Nous ſommes en pleine paix au milieu du royaume, & il ſembleroit que nous gardons une ville aſſiégée... Je ne me ſuis pas trompé, mon officier; le voici.

L'OFFICIER.

Qui va là?

UNE VOIX *crie:*

Grand-prévôt.

SCENE VI.

TRISTAN *avec des gardes.*

TRISTAN.

ELOIGNEZ-VOUS juſqu'à l'autre garde, & n'en bougez pas, ſous peine de la vie. (*Aux autres.*) Vous, faites la ronde ici.

(*Ils s'en vont. Triſtan reſte avec quelques gardes ; il en arrive d'autres qui ſe rangent avec les derniers. Arrivent enſuite huit ſoldats qui portent une guérite de fer percée à jour, la poſent ſur le devant du théatre & ſe retirent. Triſtan l'ouvre avec une clef, & aide avec Coctier, le Roi à en ſortir. On retire de la guérite le fauteuil, ſur lequel le Roi s'aſſied.*)

SCENE VII.

LOUIS XI, TRISTAN, COCTIER, *médecin déguiſé en guerrier ; il a le caſque & la cuiraſſe.*

(*Louis XI eſt à demi armé, la viſiere du caſque rabattue.*)

LOUIS XI, *ſortant de la guérite.*

PRENEZ garde à moi. . . Ah, que je ſouffre ! Doucement. . .

TRISTAN.

Vous voyez par vous-même que tout eſt en bon ordre. N'eſt-il pas vrai, ſire ?

LOUIS XI.

Paix. Ne prononcez pas ici ce titre-là. . . . Ne dites rien ſur-tout qui puiſſe me faire connoître. Parlons bas... Médecin, vous croyez donc que cette tournée ne me fera pas de mal ?

COCTIER.

Au contraire : l'air du matin vous rafraîchira le ſang, & votre eſprit ſera moins tour-

menté, en voyant de près comment les dehors ſont exactement gardés. . . Renfermé dans un même lieu depuis quinze jours, cette promenade vous ſera ſalutaire.

LOUIS XI.

Etes-vous bien ſûr de tout votre monde, grand-prévôt ?

TRISTAN.

Je réponds de tout ſur ma tête. Calmez vos craintes, & repoſez-vous ſur mes ſoins, je vous en ſupplie. . . . Entendez-vous comme les ſentinelles veillent & ſe répondent ?

(*On entend les voix juſques dans l'éloignement, qui crient*, ſentinelles, prenez garde à vous !)

LOUIS XI.

C'eſt que je m'expoſe furieuſement à pareille heure, & l'on ne peut jamais ſavoir tout ce qui ſe paſſe.

TRISTAN.

Qui pourroit vous ſoupçonner ſous ce déguiſement ? On penſera que c'eſt un vieux

capitaine malade, que le Roi envoie avec moi pour faire la ronde.

LOUIS XI.

Vous avez auſſi beaucoup d'ennemis, vous. . . .

TRISTAN.

Je remplis vos ordres. . . Plus je m'acquitte rigoureuſement de mes devoirs, plus je ſuis haï; mais que m'importe, pourvu que l'obéiſſance regne? Ce n'eſt que de vous ſeul que je m'inquiete; & je ferois pendre juſqu'au dernier François, s'il devenoit importun à votre majeſté. Je ſuis prêt à tout faire, pour que rien ne chagrine votre autorité royale. Je ne connois ni parens ni amis, quand il s'agit de vous ſervir: parlez. Plus le nombre des réfractaires à vos ordres s'accroîtra, plus je trouverai une heureuſe occaſion d'exercer mon zele. Je vous l'ai prouvé, je penſe. Vous ſavez que je ne ménage pas les mutins. Le nombre & le rang des rebelles ne m'ont jamais effrayé; le ſexe ni l'âge ne m'ont jamais touché. On connoît ma ſévérité, & j'oſe dire qu'elle ne

ſe ralentira point, tant qu'une tête grande ou petite vous ſera ſuſpecte.

LOUIS XI.

Vous êtes vigilant; mais vous ne ſauriez jamais trop l'être à mon gré. J'ai eu des idées cette nuit, & j'ai noté de mémoire certaines gens dont il faut que vous me faſſiez prompte juſtice. Il y a tant de ſéditieux ſous le maſque, de rebelles cachés! Je vous laiſſe le ſoin de commencer leur procès, de l'achever en dernier reſſort & ſans appel: je le veux ainſi. Vous aurez part dans la confiſcation des biens... Mais qu'eſt-ce que ce bruit-là?

TRISTAN.

Rien du tout.

LOUIS XI, *épouvanté.*

Oh! j'ai entendu... j'en ſuis ſûr... J'ai entendu comme ſi!.. Prenez garde à moi.

TRISTAN.

C'eſt la patrouille qui fait ſa ronde.

LOUIS XI.

Avancez toujours un peu, pour voir par vous-même ce que c'eſt, & revenez tout de

ſuite, car je ne veux pas reſter long-tems ſi éloigné. (*Le prévôt fait quelques pas.*) Je ne me ſens pas bien ici, médecin; je ſuis mal à mon aiſe; je ſouffre. . . . Tâtez mon pouls.

COCTIER.

Imagination que tout cela! Il faut demeurer ici, pour recevoir tranquillement le baume de la roſée.

LOUIS XI.

Ah, que je ſuis malheureux! Pas un moment de relâche. Depuis que je ſuis ſorti, toutes mes douleurs augmentent, je le ſens bien.

COCTIER.

Ce n'eſt pas ma faute; au lieu d'avoir en moi une confiance entiere, vous vous occupez de mille chimeres, vous vous tourmentez.

LOUIS XI.

Comment voulez-vous que je faſſe? Voilà tant de tems que je ſouffre; & au lieu d'être ſoulagé de vos remedes, je ſuis beaucoup

plus mal. A la fin, ma patience ſe laſſe; & ſi vous ne me guériſſez pas...

COCTIER.

Oh, des menaces! Je ne vous crains pas; je ſais bien que vous êtes capable de me traiter comme bien d'autres... Mais ne vous y trompez pas: une fois privé de moi, vous ne vivrez pas huit jours après; je connois votre état & votre maladie mieux que perſonne: c'eſt moi qui vous ſoutiens.

LOUIS XI, *baiſant la petite Notre-Dame de plomb qui pend auprès de ſa tête.*

Au nom de Notre-Dame de Madere, ayez pitié de moi; je ne ſonge point à vous jouer aucun mauvais tour, je vous le jure.

COCTIER.

Tant mieux pour vous; car il retomberoit ſur vous-même, je vous en avertis.

LOUIS XI.

Ne vous fâchez point. Ma confiance eſt en vous; je veux vous accorder tout ce que vous me demanderez. Que deſirez-vous? parlez... La ſeigneurie de Saint-Germain-en-

Laye vous feroit plaiſir, je le ſais ; eh bien, je vous la donne avec celle de Trielle ; j'y ajoute encore celle de la Conciergerie du palais, & faites-vous payer ſoixante mille écus à mon tréſor, je vous en ſignerai l'ordre en rentrant. Mais guériſſez-moi, guériſſez-moi ; il n'y a rien que je ne vous donne, quand vous m'aurez guéri : je ne veux plus ſouffrir, & je ſais que cela dépend de vous.

COCTIER.

Voyons votre pouls... Vous ſouffrez ; vraiment, je le crois bien ; la fievre eſt revenue de plus belle : mais c'eſt la peur que vous prenez qui fait tout cela, & qui empêche toujours l'effet de mes remedes. On la ſent au mouvement du pouls, cette fievre de crainte ; on diroit que vous avez là la pointe du poignard ſur le cœur...

LOUIS XI.

Miſéricorde ! Ah ! ne me parlez donc pas ainſi... Vous m'ôtez la reſpiration !

COCTIER.

Et que puis-je y faire ? Vous friſſonnez ſans

ceſſe ; il faut bien que je vous avertiſſe, afin que vous remédiiez d'abord au mal de votre eſprit ; j'ai aſſez à faire avec celui du corps. Vous ſavez que vous vous en êtes ſervi, tout dévot que vous êtes, avec un certain excès ; & c'eſt moi préſentement qui dois réparer le fruit de vos anciennes débauches... Répondez donc à mes ſoins ; & quand je vous fais reſpirer l'air vivifiant du matin, c'eſt afin qu'à la ſuite de cette fraîcheur, vous vous trouviez mieux dans votre lit, & qu'après avoir pris la potion que je vous ai ordonnée, vous puiſſiez goûter un peu de calme & de ſommeil.

LOUIS XI.

Du calme & du ſommeil ! Il y a long-tems que je ne les connois plus, quoi que vous faſſiez.

COCTIER.

C'eſt bien votre faute. Vous ſeriez déjà guéri ; mais avec votre frayeur habituelle, il eſt très-difficile d'y réuſſir. Comment voulez-vous que la ſanté revienne, avec un

eſprit ſans ceſſe agité comme le vôtre? Il faudroit un miracle pour y réuſſir.

LOUIS XI, *à demi voix.*

Le ſaint homme n'arrive donc point!.. Qu'il tarde à venir!.. J'eſpere beaucoup en lui.

COCTIER.

Le ſaint homme! le ſaint homme! à la bonne heure; nous verrons ce qu'il fera... On l'attend de jour en jour; mais il y a loin d'ici à Naples... Cet hermite s'eſt fait beaucoup prier; il eſt fort heureux que le pape l'ait ſupplié de vouloir bien faire le voyage, pour qu'il daignât rendre viſite à votre majeſté.

TRISTAN, *revenant.*

Tout eſt dans le meilleur ordre, la plus parfaite tranquillité regne dans les environs. J'ai donné ordre qu'on laiſſât paſſer la troupe des payſannes qui ont coutume de traverſer ce ſentier pour ſe rendre au marché voiſin. Il n'y a rien à craindre de ces filles; & comme on a coutume de les faire danſer ſous vos

fenêtres, j'ai penſé que vous ne ſeriez pas fâché de les voir de plus près.

LOUIS XI.

Non, pas à préſent; je ſouffre trop, je ſuis dans un état... Je ne me ſoucie point qu'elles m'approchent aujourd'hui.

COCTIER.

Eh, pourquoi?.. Voyez cette jeuneſſe en paſſant; elle pourra vous égayer; cela ne nuit pas à la circulation; rien que la vue vous cauſera peut-être une émotion ſalutaire.

LOUIS XI.

Mais!

COCTIER.

Mais! Vous en ſavez plus que moi ſans doute! Eh bien, guériſſez-vous vous-même, puiſque vous ne voulez pas m'écouter.

LOUIS XI.

Allons, allons, ne vous fâchez pas... Il n'y a qu'à les laiſſer paſſer.

TRISTAN.

Je les entends, les voici.

LOUIS XI.

Mais pour Dieu! au nom de Notre-Dame de Madere, vous les connoiſſez bien, grand-prévôt?

TRISTAN.

Oui; elles ſont toutes des environs, & j'aurai l'œil ſur elles: & puis, n'avez-vous pas votre pique en main? Qui vous reconnoîtra ſous ce déguiſement?.. Raſſurez-vous; elles ſeront loin de ſe douter qui vous êtes.

COCTIER.

Un peu de familiarité, au contraire, afin de ne leur donner aucun ſoupçon. Elles ſavent bien que vous ne ſortez jamais de votre château, & que vous ne voyez leurs danſes qu'à travers de gros barreaux de fer: elles vous croiront toujours bien loin.

LOUIS XI.

Ah, je ſouffre! & j'ai bien peur.

SCENE VIII.

LOUIS XI, TRISTAN, COCTIER, TROUPE DE JEUNES PAYSANNES.

UNE PAYSANNE.

SALUT au Capitaine.

AUTRE PAYSANNE.

On a dit que je pouvions paſſer par ici; cela eſt-il vrai?

TRISTAN.

Oui, mes enfans, ſuivez votre chemin; ſuivez par ici.

UNE PAYSANNE.

Grand merci; car c'eſt un petit chemin qui abrege.

AUTRE PAYSANNE.

Savez-vous ſi je danſerons tantôt en revenant du marché?

TRISTAN.

On vous le dira quand vous repaſſerez.

UNE PAYSANNE.

Tu es toujours curieuſe comme ça, toi; & pardi ! je le verrons quand j'y ſerons.

AUTRE PAYSANNE.

Et pis, eſt-ce que ces meſſieurs en ſavont quelque choſe eux-mêmes ? . . . C'eſt tout comme ça prendra fantaiſie au Roi; & s'il ne veut pas que je danſions aujourd'hui devant ſes fenêtres, comme de coutume, ça n'empêchera pas de nous réjouir chez nous.

LOUIS XI.

Comme je ſouffre ! . . . Quelles douleurs!

COCTIER, *à une jolie payſanne qui paſſe.*

Holà, la jeune fille ! ne paſſez donc pas ſi vîte; vous avez l'air bien alerte ce matin.

LA PAYSANNE.

C'eſt pour revenir de meilleure heure.

TRISTAN.

Un inſtant, un inſtant, les belles !

UNE PAYSANNE.

Arrête-toi donc auſſi, Jeanne, puiſque ce monſieur le veut.

LA PAYSANNE.

Eh bien, quoi ? que voulez-vous ?

LOUIS XI, *élevant la voix, à Triſtan.*

Demandez-lui un peu comment elle fait pour être ſi bien portante.

LA PAYSANNE.

Ma foi ! je ne nous creuſons pas la tête pour courir après ça... La ſanté eſt une herbe qui pouſſe toute ſeule, quand on n'y ſonge pas. Le travail du matin nous donne un gros appétit pour toute la journée ; & ce qui ſe mange avec faim, paſſe ſans faire mal. Il en eſt tout de même du dormir ; ça ne manque jamais après la fatigue du jour.

LOUIS XI.

Eſt-ce que vous n'avez jamais aucune ſorte de peine qui vous rende malade ?

LA PAYSANNE.

Jamais ; car je ne ſommes pas ſi niaiſes que d'aller prendre les choſes du mauvais côté..... J'avons bien aſſez de Lêtes malignes qui faiſont tout pour nous déſoler.... Les mulots & la taille nous rongent ; mais il faut

faut être encore plus malin que le mauvais eſprit : & puiſque je ne pouvons nous en dépêtrer, eh bien, il faut en prendre patience, afin que tout aille pour le mieux.... Pas vrai, couſine ?

AUTRE PAYSANNE.

C'eſt bien dit.... Allez, meſſieurs, quoique je n'ayons ni or ni argent, je ne nous en divertiſſons pas moins à notre mode, & d'un bon cœur dà ! en dépit des galopins (*) qui nous dépouillent au nom de leurs maîtres.... Il faut bien que notre joie ſoit d'un bon valoir, puiſqu'on nous paie ſouvent pour en amuſer le roi.

UNE PAYSANNE.

Je ne voudrions pas, pour toute ſa couronne, être à ſa place.... C'eſt pis que d'être mort, que d'être gardé comme ça.

AUTRE PAYSANNE.

Va ! va ! lè pauvre homme, il voudroit

(*) Terme alors uſité, pour ſignifier les agens du fiſc.

ſe porter comme nous.... Après tout, Dieu le guériſſe !... Mais on dit qu'il eſt toujours malingre & ſoucieux. (*Au Roi.*) N'eſt-ce pas, monſieur le Capitaine ?

LOUIS XI.

Point du tout, point du tout, ma fille.... Qui vous a dit que le roi étoit malade ?

AUTRE PAYSANNE.

Voilà comme tu jaſes toujours, toi !... On t'a déjà dit qu'il étoit défendu de parler de ça.... Allez, je ſavons bien que vous devez toujours dire qu'il n'eſt pas mal.

LOUIS XI.

Mais c'eſt vrai auſſi.

TRISTAN.

Non, il n'eſt point malade; je vous le certifie.

UNE PAYSANNE.

Bien vrai ?

COCTIER.

Très-vrai; vous pouvez le dire par-tout.

AUTRE PAYSANNE.

Nous dirons par-tout que vous l'avez dit.

TRISTAN.

Vous aimez qu'il vive, n'eſt-ce pas?

UNE PAYSANNE.

Je ne lui voulons pas de mal.

AUTRE PAYSANNE.

Notre mere prie Dieu tous les jours pour ſa conſervation.

TRISTAN, *bas au Roi.*

Vous entendez.

COCTIER, *à l'autre oreille du Roi.*

Voilà qui doit vous faire plaiſir.

LA MÊME PAYSANNE.

Elle dit qu'elle a perdu un quart de ſon avoir ſous le grand-pere de ce roi-ci, & la moitié ſous ſon pere & ſous ſon fils : s'il en vient un autre, dit-elle, je n'aurons réellement plus rien du tout.

TRISTAN.

Mais dites-moi un peu, vous, la groſſe raiſonneuſe, là, franchement, vous aimez le Roi ?

LA MÊME PAYSANNE.

Oh, l'aimer ! Dieu le beniſſe ! Mais pas de

queſtions comme ça. . . . Je ne parlons plus. Voyez donc, il voudroit nous enfiler dans les affaires d'état.

AUTRE PAYSANNE.

Eh, que tu es bête, toi! Faut toujours dire ici que tu l'aimes. . . . Pas vrai, monſieur, que c'eſt le plus ſûr, & qu'on n'y riſque rien?

LA PREMIERE PAYSANNE.

Bon! tu dis ça exprès, parce que tu vois que ces meſſieurs ſont à ſon ſervice, & tu penſes que c'eſt plaiſir pour eux qu'on diſe du bien de leur maître; mais je ſavons, nous, qu'ils n'en penſont pas toujours tant de merveilles; & ce qu'ils contiont une fois entr'eux, en vérité de Dieu, me fit dreſſer les cheveux ſur la tête.

LOUIS XI.

Comment? qu'eſt-ce qu'on diſoit?

COCTIER, *à ſon oreille.*

Prenez garde, vous allez vous découvrir. . . Ce ſont des manans qui parlent.

TRISTAN.

Il faut nous dire tout ce que vous avez entendu.

UNE PAYSANNE.

Oh! je n'avons pas tant de mémoire; & puis, ce ſont de ſi vilaines hiſtoires, qu'on ſe garde bien de retenir ça.

LOUIS XI.

Et qui ſont ceux qui tiennent de pareils propos?

LA MÊME PAYSANNE.

Pardi! de tous côtés.... Il y en a tant qui parlont ainſi!

LOUIS XI.

Mais ne ſavez-vous point leurs noms?

LA MÊME PAYSANNE.

Eſt-ce que je pouvons dire lequel, lorſqu'il y en a tant?

AUTRE PAYSANNE.

Dis donc, Jeanne, te ſouviens-tu de ce gros ſeigneur? .. Stilà ne rioit pas, car il maugréoit de tout ſon cœur.

LOUIS XI.

Mais, comment étoit-il fait ce gros ſeigneur ?

LA MÊME PAYSANNE.

Je ne l'avons pas tant examiné, car il ne fit que s'arrêter un moment dans notre village ; & pis, quel qu'il ſoit, il n'a pas l'air de craindre perſonne, car il avoit un grand train.

LOUIS XI.

Si vous pouvez en venir dénoncer un ſeul au château, de ceux qui parlent ainſi, vous aurez beaucoup d'argent.

LA MÊME PAYSANNE.

Fi donc ! cet argent-là nous porteroit malheur.

AUTRE PAYSANNE.

Non, il ne faut jamais trahir ſon prochain pour tout l'or du monde.

LOUIS XI.

Mais, ce n'eſt point là trahir, c'eſt ſervir le roi.

UNE PAYSANNE.

Voilà bien parler comme un homme qui eſt à ſon ſervice.

LOUIS XI.

Mais vous n'êtes pas riche ſans doute, & l'argent fait du bien.

LA MÊME PAYSANNE.

Il faut donc, à cauſe qu'on n'eſt pas riche, gagner de l'argent de toute maniére? Nani da; & je trouvons que tous ceux qui en attrapont de travers, le payont en malheur enſuite. .'. J'avons un travail qui nous nourrit, & chacun doit avoir le ſien. Tant pis pour ſtilà qui prend de toute main, pour faire de la peine à ſon prochain; il n'y a ſi grand au monde, qui ne reſſente un jour dans ſa vie autant de mal qu'il en aura fait aux autres.

LOUIS XI.

Leur caquet m'étourdit... Je ſouffre horriblement.

UNE PAYSANNE.

Tiens, voilà déjà ta mere & nos tantes. Avançons, car elles vont nous gronder.

UNE PAYSANNE.

Adieu, meſſieurs. (*Elles s'en vont.*)

SCENE IX.

LOUIS XI, COCTIER, TRISTAN, TROUPE DE VIEILLES PAYSANNES.

UNE VIEILLE PAYSANNE.

REGARDEZ comme elles ſe ſont amuſées à babiller.

UNE AUTRE PAYSANNE, *haut après les jeunes.*

Vraiment, c'eſt bien la peine de prendre permiſſion de paſſer par le chemin de traverſe, pour arriver les dernieres ! Il fait déjà un peu jour... Allons. (*Elles paſſent.*)

AUTRE VIEILLE PAYSANNE.

Salut, meſſieurs, bonjour. (*Elle paſſe.*)

UNE VIEILLE PAYSANNE.

Dites-nous un peu, meſſieurs, comment ſe porte le roi ?

TRISTAN.

Bien, la mere, bien.

LOUIS XI.

Très-bien portant.

COCTIER.

Le mieux du monde.

AUTRE VIEILLE PAYSANNE.

Oh oui ! je vous croyons bien, vous autres... allez !

LOUIS XI.

Pourquoi donc ?

UNE PAYSANNE.

Vous dites toujours, cela va bien, tandis que tout le monde dit que cela va de mal en pis.

AUTRE PAYSANNE.

Oui, on nous assure qu'il s'en va comme une chandelle.

LOUIS XI.

Et qui vous a dit cela ?

UNE PAYSANNE.

Dame, c'est le bruit de par-tout.

LOUIS XI, *à Coctier.*

Je ne respire plus.... Je sens que je me meurs.

COCTIER.

Canaille qui parle.

UNE PAYSANNE.

Dame auſſi, il ne prend jamais l'air. Puis il a un médecin qui ne le quitte pas; comment guérir!

LOUIS XI.

Ils me croient déjà mort! Il faut que je ſois en grand danger.

TRISTAN.

En voilà aſſez, en voilà aſſez; allez, allez, paſſez.

AUTRE PAYSANNE.

Votre ſervante, meſſieurs.

UNE PAYSANNE.

Bonne matinée, M. le Capitaine.

SCENE X.

LOUIS XI, COCTIER, TRISTAN.

COCTIER.

TATONS votre pouls. Comme il eſt agité pour des miſeres!

TRISTAN.

Ne vous épouvantez pas de ces contes... Ce ſont des bruits de village, bavardages du peuple. Je ſuis ſi accoutumé à entendre tous les jours de pareilles inepties, que je ne m'en inquiete plus.

LOUIS XI.

Ils me regardent comme mort, je vous l'aſſure; & vous ne voulez en rien croire, vous autres... Je ſuis mal; je veux rentrer, & que vous alliez tout de ſuite dans ce village vous informer ſoigneuſement de ceux qui ont tenu ces diſcours. Redoublez les eſpions, & faites mettre à la queſtion les gens qui auroient dit que j'allois mourir. (*Baiſant ſa petite Vierge de plomb.*) O ma bonne Notre-Dame, ne m'abandonne point! En toi j'ai foi entiere! Qu'on apporte ma guérite de tranſport... Je voudrois pour beaucoup n'être pas ſorti. (*A Triſtan.*) Vous voyez ce qu'on dit, & vous vantez votre vigilance... Quelle douleur je ſens!

COCTIER.

C'eſt votre faute. Vous vous bouleverſez l'eſprit pour des billeveſées.

LOUIS XI.

Ma faute ! des billeveſées ! Encore cette nuit, j'ai rêvé qu'on vouloit m'aſſaſſiner...

COCTIER.

Je vous l'ai répété cent fois : quiconque vous livrera ſa vie, ſera maître de la vôtre. Ainſi, point de terreur ; elle ne préſerve de rien. (*On apperçoit dans le ciel une eſpece de météore.*)

LOUIS XI.

Eh ! qu'eſt-ce que cette flamme, ce feu que j'apperçois ?

COCTIER.

De quel côté ? voyons...

LOUIS XI.

Eh, là, là !... Tenez, elle s'augmente, s'étend... Comment, vous ne la voyez pas ? (*Baiſant ſa petite Vierge de plomb.*) Bonne Notre-Dame ! qu'eſt-ce que cela m'annonce ?

COCTIER.

Météore, vapeurs qui vont ſe diſſiper.

LOUIS XI.

Si mon aſtrologue étoit ici, il me diroit ſi ce ſigne-là en veut à mes jours.

COCTIER.

Qui? ce Napolitain, à qui vous avez donné l'archevêché de Vienne? Belle ſcience par ma foi, que la ſienne! Eh, vous a-t-il empêché d'avoir un accès de fievre?

LOUIS XI.

Non... Mais vous qui le blâmez, guériſſez-moi donc, & je vous promets, foi de Roi Très-Chrétien, de vous faire avoir un chapeau de cardinal... Guériſſez-moi, car je ſouffre dans tout mon corps... Qu'eſt-ce que je ſens au flanc droit?.. Comme je friſſonne!... N'eſt-ce pas ce maudit vent de nord?.. Oh! oui, c'eſt lui; je le ſens à mes nerfs... Le voilà qui ſouffle encore, & je ne m'étonne plus ſi je ſouffrois tant.

COCTIER.

Il eſt vrai que ce vent criſpe les nerfs & nuit beaucoup à l'efficacité de mes remedes.

LOUIS XI.

S'il alloit durer auſſi long-tems que le mois dernier, pendant lequel il m'a tant tourmenté !

COCTIER.

Nous ſommes à la nouvelle lune ; & puiſqu'il reprend, il y a tout à craindre qu'il ne dure... Cela eſt vraiment funeſte pour vous.

LOUIS XI.

Je veux qu'on envoie tout de ſuite ordonner des proceſſions par tout mon royaume, pour obtenir la ceſſation de ce maudit vent de nord. Je veux faire expédier un courier à Paris, afin que tous les corps & communautés aillent en cérémonie à Saint-Denis, y intercéder le patron de la France contre cette biſe qui me déſole & nuit à ma guériſon.... Et le ſaint homme de Calabre, oh ! quand viendra-t-il ?... Tardera-t-il encore longtems ? (*On arrive avec la guérite de fer. Le prévôt & le médecin aident le Roi à y entrer, après y avoir placé ſon fauteuil. Le prévôt referme la guérite, & donne la clef au médecin qui*

accompagne le corps de troupes.) Attendez... Prenez garde. Fermez bien les portieres. Quel vent! comme il me perce! Que je ſuis malheureux! (*On l'emporte. Le grand-prévôt l'environne avec des gardes. Un corps fait la ronde, en battant la caiſſe, & relevant les ſentinelles de nuit.*)

SCENE XI.

(*Le théatre change, & repréſente une grande ſalle de l'intérieur du château. On entre par une porte qui eſt d'un côté, & où il y a des gardes & un officier qui tient la porte. Ceux qui paſſent en traverſant la ſalle vont à une autre porte qui donne dans la chambre du Roi, laquelle eſt pareillement gardée.*)

SALLART, LEDAIM & DOYAC.

(*Ils ſont précédés d'officiers de chaſſe & de payſans qui portent des cages, dans leſquelles ſont des chats & de gros rats ſéparément.*)

LEDAIM, *à Sallart.*

MONSIEUR LE CAPITAINE des chaſſes,

l'expédient que vous avez trouvé eſt aſſurément très-ingénieux.

SALLART.

Ce n'eſt point de mon invention, monſieur; c'eſt, parbleu! de ſa majeſté elle-même; & d'après ſes ordres précis, j'ai fait attraper les gros rats des environs, avec tous les chats un peu affamés. Cela va faire une chaſſe d'une eſpece ſinguliere, & qui ſuppléera à celle que ſon triſte état ne lui permet pas de goûter dans nos terres.... La ſalle eſt-elle diſpoſée en conſéquence, & prête à recevoir les champions qui vont combattre dans l'arene ſous ſes auguſtes regards?

DOYAC.

On arrange le champ-clos. Il m'a fallu y veiller en perſonne; car les ouvriers n'y entendoient rien.... Je veux ſervir de véneur dans cette plaiſante chaſſe. Il n'y a rien à quoi je ne m'emploie pour les plaiſirs de ſa majeſté.

LEDAIM.

Et moi de même.

SALLART.

SALLART.

Mais, meſſieurs, ſi nous faiſions une répétition en regle, cela n'en iroit que mieux. J'ai imaginé une eſpece de battue, où la troupe des rats, pourſuivie par la phalange des chats, paſſera & repaſſera comme un trait ſous les yeux de ſa majeſté.... Ce ſera un vrai plaiſir pour elle de contempler cette fuite & ces combats.

LE DAIM.

Vous avez de rares talens en cette partie. Quelle fertile imagination !

DOYAC.

Mais vous êtes vraiment un homme eſſentiel, & les récompenſes du Roi ne peuvent vous manquer.

SALLART.

Meſſieurs, vous me flattez beaucoup.... (*D'un ton important.*) Allez, vous autres, prenez ces cages, & ſuivez-moi. (*Aux payſans, de qui les gardes-chaſſe prennent les cages.*) Vous, retirez-vous : on n'a plus beſoin de vos ſervices.

UN PAYSAN.

M. le Capitaine, nous aurions une grace à vous demander.

SALLART.

De quoi s'agit-il ? Dépêchez. Je n'ai pas le loiſir.... Eh bien, que voulez-vous ?

LE PAYSAN.

C'eſt de prier le Roi de nous laiſſer tuer quelques pieces de gibier qui eſt en ſi grande population depuis qu'il ne chaſſe plus à cauſe de ſa maladie ; de ſorte que tous les biens de la terre ſont détruits par cette engeance-là.

UN AUTRE PAYSAN.

Oui ! Et ils nous font la nargue encore ; on diroit que tous ces animaux-là ſavont qu'il nous eſt défendu d'y toucher : car ils venont nous regarder dans nos quarrés de choux juſque ſous le nez, comme pour ſe moquer de nous, tandis qu'ils ont le ventre plein de nos légumes. J'enrageons de bon cœur de les voir ſi inſolens ; car j'avons ſouvent l'eſtomac vuide, & quelqu'un deux nous feroit bonne mine au pot.

SALLART.

Vous êtes bien hardis de faire de pareilles demandes ; c'eſt bien à faire à des manans comme vous, de raiſonner ainſi.... Apprenez que vous devez reſpecter le moindre de ces lievres ; & ſi quelqu'un d'entre vous y touche, je le ferai, Dieu me damne ! brancher ſur l'heure.

UN PAYSAN.

Mais, puiſque ſa majeſté eſt malade, & qu'elle ne chaſſe plus...

SALLART.

Que dites-vous ? Malade ? Il vous appartient bien de parler ainſi ! Le Roi chaſſera peut-être demain, peut-être aujourd'hui.

LE MÊME PAYSAN.

Mais en attendant, M. le Capitaine, au moins tuez-en donc quelques-uns vous-même ; car les ſangliers, les cerfs fourragent tout, vignes & moiſſons. Pourquoi le Roi ne veut-il pas qu'aucun ſeigneur chaſſe d'aucun côté ? Ces animaux ſont-ils donc plus à conſerver que nous ? N'avons-nous pas aſſez

des tailles & de tout ce que nous payons ? Et ſi cela continue, le Roi ne ſera plus que le roi des bêtes fauves & des lievres; car je laiſſerons là le tout, & nous nous en irons nos enfans ſur le dos.

SALLART.

Qu'on me chaſſe ce raiſonneur, & qu'on mette en priſon le premier qui dira un ſeul mot. (*Les gardes les pouſſent dehors.*)

DOYAC.

C'eſt bien fait; il faut être ferme avec ces drôles-là.

LEDAIM.

Oh ! les chaſſes ſont bien entre vos mains, M. Sallart.

SALLART.

Vraiment oui; il n'y auroit qu'à écouter le payſan ! (*Aux gardes.*) Je vous ordonne d'être plus ſéveres que jamais, & d'obſerver l'ordre du roi à la lettre. Vous ſavez qu'il n'y a aucun rang qui tienne. La chaſſe eſt généralement défendue; & la volonté du prince eſt au-deſſus de toute conſidération.

DOYAC.

Voilà parler comme un fidele ſerviteur.

LEDAIM.

Bon citoyen, M. Sallart.

SALLART.

Allons, meſſieurs, faiſons place, & commençons la répétition.

SCENE XII.

(*Tandis que Sallart, Ledaim & Doyac ſe retirent par une porte du fond, ſuivis de gardes qui portent les cages de rats & de chats, entrent par une autre porte, des moines & chanoines, portant de petites caiſſes de reliques. On voit paroître Jaques Rozat avec pluſieurs de ces religieux chargés de reliques, & des chanoines de Cologne, avec des reliques des Trois-Rois. Ils ſe font des révérences en entrant.*)

JAQUES ROZAT, CHANOINES DE COLOGNE, CORDELIERS.

UN CHANOINE DE COLOGNE.

SERVITEUR, mes révérends.

JAQUES ROZAT.

Nous vous ſaluons, meſſieurs les Chanoines.

UN CHANOINE.

Il paroît que nous venons chacun pour le même objet.

JAQUES ROZAT.

C'eſt pour la précieuſe ſanté du Roi, que nous apportons quelques reliques efficaces qui nous ont été demandées.

LE CHANOINE.

Pourroit-on ſavoir de quel pays elles viennent?

JAQUES ROZAT.

De Lombardie.

LE CHANOINE.

Elles ont de la vertu de ce côté-là... Nous, nous arrivons de Cologne, & nous apportons une chemiſe qui a touché aux Trois-Rois, & de plus, un petit fragment d'iceux.

JAQUES ROZAT.

Cela doit avoir un effet infaillible. Vous rendez là un ſervice eſſentiel au Roi, & mé-

ritez qu'il reconnoiſſe un ſi grand bienfait.

UN CORDELIER.

Jamais la chemiſe des Trois-Rois n'a manqué une guériſon.

AUTRE CORDELIER.

Les prodiges qu'elle a enfantés ſont innombrables.

LE CHANOINE.

Vous avez bien de la bonté, mon révérend.

AUTRE CHANOINE.

Rien de plus honnête de votre part.

UN CHANOINE.

Soyez ſûr que, de notre côté, nous ne vous ferons point de tort.

JAQUES ROZAT.

Meſſieurs, nous ſommes perſuadés de vos bonnes intentions. On n'eſt pas dans ce monde pour ſe détruire.

UN CHANOINE.

Dites-nous un peu, avez-vous vu le cardinal d'Albi ?

JAQUES ROZAT.

Oh oui ! Nous ſommes bien avec lui. Il nous a donné la permiſſion de nous préſenter.

UN CHANOINE.

Vous n'avez pas oublié le ſecretaire ?

JAQUES ROZAT.

Nous avons rempli tous les uſages, & largement.

LE CHANOINE.

Bon. C'eſt tout comme nous. Il faut encore avancer cet argent, outre les frais du voyage; mais nous n'y perdrons rien, je vous aſſure. Vous pouvez compter que vos reliques ſeront acceptées.

JAQUES ROZAT.

Meſſieurs, je vous ſouhaite, ainſi qu'à nous, une bonne gratification.

LE CHANOINE.

Voici le cardinal de la Balue & le cardinal d'Albi. Ils s'arrêtent à la porte, obſédés par la foule qui les ſupplie.

AUTRE CHANOINE.

Ce ſont eux qui ont fait de belles fortunes !

L'un étoit jadis laquais, & l'autre s'eſt élevé tout auſſi miraculeuſement.

JAQUES ROZAT.

De pareilles fortunes donnent bon eſpoir.

UN CHANOINE.

Paix. Les voici qui s'avancent.

SCENE XIII.

ACTEURS PRÉCÉDENS, LE CARDINAL D'ALBI, LE CARDINAL DE LA BALUE, GRIMALDI, *Nonce du Pape, portant le corporal de ſaint Pierre.*

(*De grandes ſalutations juſqu'à terre, des Chanoines & Cordeliers, aux Cardinaux qui vont à la porte du Roi. Pendant ce tems, converſation à voix baſſe, des Cordeliers & Chanoines ſur le devant du théatre.*)

JAQUES ROZAT, *à voix baſſe.*

Il me ſemble que le Nonce apporte avec lui des reliques.

LE CHANOINE.

Je ne le vois que trop, & je crains que cela ne nous nuiſe.

JAQUES ROZAT.

Notre Saint-Pere n'a-t-il pas déjà aſſez de richeſſes, & devroit-il ſe mêler d'envoyer encore ici des reliques à notre déſavantage ? car de pareils dons nous font toujours grand tort, en ce qu'il faut que le Roi y réponde. D'ailleurs, cela engendre une trop grande multiplicité.

LE CHANOINE.

Il eſt vrai que le Saint-Pere, dans ſa haute fortune, devroit nous abandonner un tel ſoin; mais peut-être auſſi que cette abondance ne nuira pas, & ne paroîtra rien de trop aux yeux du Roi, car il eſt grand amateur.

JAQUES ROZAT.

Le voici... Qu'il eſt défait !..

SCENE XIV.

ACTEURS PRÉCÉDENS, LOUIS XI *en robe de ſatin cramoiſi, doublée d'hermine; il eſt porté dans un fauteuil; les Cardinaux l'accompagnent. Les Chanoines & les Moines ſont autour des Cardinaux.*)

LES CHANOINES, *aux Cardinaux, à voix baſſe.*

NOUS nous recommandons à vous.

LES CORDELIERS.

Ne nous oubliez pas.

LE CARDINAL D'ALBI.

L'un après l'autre, s'il vous plait... Donnez-moi vos reliques, & le prix de chacune... Bon!

LOUIS XI.

(*Il a les mains jointes & paroît accablé.*)

Ah, je ſuis bien mal! J'ai beſoin de toutes ces précieuſes reliques; qu'on m'en environne!

UN CHANOINE.

Sire, celle-ci eſt pour l'épaule droite.

AUTRE CHANOINE.

Cette autre eſt pour la tête.

UN CORDELIER.

Voici pour l'eſtomac.

AUTRE CORDELIER.

Radicale pour le dos.

UN CHANOINE.

Unique pour les reins.

UN CORDELIER.

Voici l'oſſelet du grand Policarpe.

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Pas ſi haut... Doucement; parlez bas, car la tête de ſa majeſté ſouffre du moindre bruit.

LE CARDINAL D'ALBI.

Donnez-moi tout.... Nous compterons après. Il faut faire place à l'Envoyé du Saint-Pere.

LOUIS XI.

Prenez toutes ces ſaintes reliques, & qu'on les range autour de mon lit; il ne ſauroit y en avoir une trop grande quantité. O bonne

Notre-Dame de Madere ! croyez que je ne vous fais pas infidélité, en appellant à mon ſecours l'interceſſion de tous ces ſaints. (*Il baiſe ſa petite Vierge de plomb.*)

LE CARDINAL D'ALBI.

Sire, voici le Nonce qui vous apporte directement de Rome le corporal de S. Pierre. C'eſt d'un effet immanquable.

LOUIS XI.

Graces lui ſoient rendues ! Qu'on me le mette toute de ſuite !

LE NONCE.

Voici la liſte de toutes les reliques que le Saint-Pere envoie à votre majeſté ; reliques d'un ſi grand mérite, qu'elles ont manqué de cauſer une révolte dans Rome, lorſque le peuple a ſu qu'on les emportoit en France... Il a fallu que le maître-d'hôtel de ſa ſainteté s'échappât ſecrétement.

LOUIS XI.

Le Saint-Pere peut compter qu'après de ſi grandes marques de ſa bienveillance, je ne refuſerai rien de ce qu'il me demandera.

LE NONCE.

Sire, il ne demande que peu de choſe.

LOUIS XI.

Quoi ?

LE NONCE.

Seulement l'abolition de la Pragmatique-Sanction.

LE CARDINAL D'ALBI.

On ne ſauroit être plus modéré, ni ſe contenter à moins. Avec des demandes auſſi juſtes, n'eſt-il pas vrai, ſire, qu'on eſt ſûr de n'être point refuſé ?

LOUIS XI.

Vous ſavez mes intentions ; arrangez cela pour moi, & que je guériſſe.

LES CHANOINES *qui ſe préſentent.*

Sire !

LOUIS XI.

Pour ce que j'ai reçu de Meſſieurs de Cologne, je leur fais une penſion de dix mille écus.

LES CHANOINES.

Sire, nous prierons Dieu éternellement pour votre majeſté.

LES CORDELIERS, *qui ſe préſentent à leur tour.*

Sire, nous avons remis à monſeigneur le Cardinal, d'après vos ordres...

LOUIS XI, *au Cardinal d'Albi.*

Vous en avez la liſte avec les prix; vous acquitterez fidélement cette dette... C'eſt la premiere de toutes.

SCENE XV.

ACTEURS PRÉCÉDENS, TRISTAN, UN ENVOYÉ DE BAJAZET.

TRISTAN.

SIRE, voici un Envoyé du Sultan, qui prétend avoir des choſes preſſées & de conſéquence à vous communiquer. Il a été bien viſité, & paroît s'intéreſſer de bonne-foi à la conſervation de votre majeſté.

LOUIS XI.

Qu'il approche; que veut-il?

L'ENVOYÉ TURC, *avec un papier à la main.*

Sire, le Sultan Bajazet, mon maître, ayant appris que vous étiez curieux de certaines reliques, a fait dreſſer un état de toutes celles qui ſont dans Conſtantinople, & s'offre de les faire paſſer à votre majeſté, uniquement pour mériter l'amour d'un Roi auſſi puiſſant, qu'il conſidere perſonnellement, par cela même qu'il a ſu affermir ſa puiſſance & ſe rendre maître dans ſes états; & comme il ſe trouve beaucoup de rapport dans leurs idées ſur le pouvoir abſolu, il le prie d'accepter cet écrit, précurſeur des dons qui vous ſeront adreſſés.

LOUIS XI, *au Cardinal.*

Prenez, & voyez.

L'ENVOYÉ.

Faites-vous lire cet écrit, afin que je note les oſſemens qui pourroient plaire à votre majeſté?

LOUIS XI.

Liſez, Cardinal.

LE

LE CARDINAL D'ALBI, *liſant.*

Liſte des reliques conſervées à Conſtantinople, & que ſa hauteſſe offre au Roi de France. (*Les Chanoines de Cologne & les Cordeliers de Lombardie prêtent une oreille attentive.*) Le *tibia* de ſaint Hypolite, l'*omoplate* de ſaint Apolinaire, l'*index* de ſaint Saphorin, le *ſternum* de ſaint Agapite, l'*avant-bras* de ſainte Dorothée.

UN MOINE.

Ah! pour celui-ci, il eſt faux; l'avant-bras de ſainte Dorothée, c'eſt nous qui l'avons apporté; & le voici.

L'ENVOYÉ.

Laiſſez-moi le conſidérer; car je ſuis ſûr de l'authenticité du tout, & ſur-tout de cet article-là. Il a été conquis, & on l'a trouvé ſur le maître-autel bien & duement enchâſſé.

JAQUES ROZAT.

C'eſt une copie, c'eſt une copie. Nous avons le véritable avant-bras; nous ſommes ſûrs de notre fait.

L'ENVOYÉ.

Je certifie le contraire à votre majeſté.

JAQUES ROZAT.

Les vraies reliques des ſaints ſeroient-elles demeurées en paix chez des Muſulmans ? Elles ſe ſeroient plutôt envolées, pour ſe refugier dans le ſein de la catholicité. Il ne faut que cet argument pour vous confondre.

L'ENVOYÉ.

On les tient depuis la priſe de Conſtantinople. Voilà un fait ; & c'eſt vous qui, d'après cette perte, avez forgé des imitations.

JAQUES ROZAT.

Des imitations ! Et les nôtres ont fait des miracles avoués, certifiés, multipliés. Quelle autre preuve...

L'ENVOYÉ.

Celles de mon maître ſont inconteſtablement les véritables. Nous avons eu les reliques & les reliquaires.

UN CORDELIER, *au Cardinal.*

M. le Cardinal, faites le congédier ; il va nous faire du tort.

LE CARDINAL, *à voix baſſe.*

Je dirai à ſa majeſté que les choſes les plus ſaintes ſeroient profanées par l'approche d'un Muſulman.

UN CORDELIER.

Oui, d'un idolâtre qui adore Mahomet. (*)

JAQUES ROZAT, *haut.*

Sire, je vous aſſure que ces préſens ne ſont qu'un envoi chimérique & impoſteur: c'eſt nous qui avons ces précieuſes reliques dans la plus parfaite identité.

L'ENVOYÉ.

Je ſoutiens le contraire; vous n'avez que des contrefaçons. . .

JAQUES ROZAT.

Ah, ſire! permettrez-vous qu'il blaſphême ainſi en votre préſence?

L'ENVOYÉ.

Mon maître ne les vend point à ſa majeſté: voilà mon dernier mot. Il les lui donne.

(*) L'ignorance de ce tems-là faiſoit regarder les Mahométans comme des idolâtres.

Si le Roi en veut la collection entiere, il n'a qu'à parler... Telle eſt ma miſſion.

LE CARDINAL, *à Louis XI.*

Sire, on ne peut ſe fier aux infideles. Tout ſe corrompt en paſſant par leurs mains; il n'y a de ſûreté que dans celles qui exercent le miniſtere des autels : & ma foi ne ſauroit être auſſi entiere pour les reliques de Conſtantinople que pour celles de Cologne & de Lombardie.

LOUIS XI, *à l'Envoyé.*

Répondez-vous de l'effet inévitable des reliques dont vous m'offrez la liſte ?

L'ENVOYÉ.

Mon maître ne peut répondre de rien : ſachant que vous êtes grand amateur de ces oſſemens, il a cherché à vous ſatisfaire ; le reſte ne le regarde pas. C'eſt un pur don de ſa généroſité ; & vous pourriez, ſire, le reconnoître avec un peu plus de complaiſance.

LE CARDINAL D'ALBI.

Vous entendez, ſire, comme il parle ? Toutes ſes paroles ſont ſcandaleuſes.

LOUIS XI, *à l'Envoyé.*

Retirez-vous, & dites à votre maître que je ne veux point de ſes préſens ; je n'accepterai ſon amitié & ſon alliance, qu'en cas qu'il veuille ſe convertir à la foi catholique.

L'ENVOYÉ.

Il pourroit, ſire, vous faire la même propoſition.

LOUIS XI, *baiſant ſa petite Vierge de plomb.*

Quel blaſphême ! O bonne Notre-Dame, pardonnez-moi de l'avoir entendu !

L'ENVOYÉ.

Les reliques de mon maître ſeront pour d'autres moins difficiles : copies ou originaux, rien de tout cela ne guérit, ſire. On a voulu ſeulement vous complaire. Excepté la tombe de Mahomet, il n'y a point de miracle à eſpérer ſur la terre.

LE CARDINAL.

Il eſt bien audacieux !

LOUIS XI, *à voix baſſe.*

Qu'on le chaſſe, & qu'on le conduiſe ſous

bonne eſcorte juſqu'aux frontieres de mes états.

LE CARDINAL.

Il mériteroit d'être puni.

LOUIS XI, *à part.*

Si je ne craignois des repréſailles, je l'aurois bien fait changer de langage; il m'a tout ému.

LE CARDINAL.

Il ne faut que la préſence d'un infidele, pour arrêter la vertu des reliques que vous poſſédez.

LOUIS XI.

Bonne Notre-Dame de Madere! préſerve-moi de toute communication avec les infideles, & pour réparation d'en avoir enviſagé un ſeul, j'inſtitue une priere à la ſainte Vierge, qu'on dira le matin, à midi & le ſoir: on l'appellera l'*Angelus*, & la cloche de toutes les égliſes & de toutes les communautés ſonnera trois fois pendant ce tems. Ayez ſoin, Cardinal, que cela ſoit ainſi par toute la France, & que le peuple s'y conforme.

LE CARDINAL.

Vos ordres, ſire, ſeront exécutés; on ſonnera l'Angelus trois fois par jour, & tout le monde au ſon de la cloche ſe mettra à genoux. Vous devez préſentement être raſſuré, en voyant autour de vous ces ſaintes & nombreuſes reliques.

LOUIS XI.

Je veux les eſſayer toutes.... Eh, le ſaint homme ne vient donc pas!

LE CARDINAL.

Il ne doit pas tarder, ſire. J'en ai un preſſentiment ſecret, & j'ai offert le ſaint ſacrifice pour ſa prompte arrivée.

LOUIS XI.

Commandez encore trois cents meſſes pour cela.

LE CARDINAL.

Oui, ſire... & le ciel vous favoriſera.

SCENE XVI.

ACTEURS PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

SIRE, le Comte de Beaujeu arrive avec le Dauphin.

LOUIS XI, *effrayé.*

Le Comte avec le Dauphin!... Retirez-vous tous. (*A l'Officier.*) Que mes gardes ſe tiennent prêts avec vous au moindre ſignal... Faites entrer le Comte, mais ſeul.

SCENE XVII.

LOUIS XI, *ſeul.*

IL me prend un tremblement... Pourquoi vient-il avec le Dauphin?... Seroit-ce lui qui trameroit?... lui, en qui j'ai mis toute ma confiance, à qui j'ai donné ma fille ainée.... Mais c'eſt pour cela même qu'il me trahiroit peut-être... Devenu ſi puiſſant... Prenons nos ſûretés.

SCENE XVIII.

LOUIS XI, LE COMTE DE BEAUJEU.

LOUIS XI, *auſſi-tôt que le comte de Beaujeu entre.*

HOLÀ, Capitaine, tous mes gardes ici! (*Les gardes & les officiers accourent.*) Qu'on ſe ſaiſiſſe de lui!

LE COMTE.

De moi, ſire? O Dieu! qu'ai-je donc fait? Qui peut m'avoir attiré votre colere?

LOUIS XI.

Aſſurez-vous de ſa perſonne; prenez garde qu'il n'échappe... Qu'on le fouille, & qu'on m'apporte tous les papiers qu'il a ſur lui. (*A un détachement.*) Vous, allez; & qu'on arrête tous ſes gens.

LE COMTE.

Eſt-il poſſible d'être traité auſſi honteuſement? moi, votre gendre! moi, qui avois votre confiance, & qui ſuis toujours reſté le plus fidele de tous les princes!

LOUIS XI.

Voyons. (*Il lit avidement quelques papiers qu'on a tirés des poches du Comte.*)

SCENE XIX.

ACTEURS PRÉCÉDENS, LA COMTESSE DE BEAUJEU.

LA COMTESSE DE BEAUJEU, *entrant avec vivacité.*

QUE vois-je, mon pere ! Qu'avez-vous donc contre mon époux ? Dites-moi de quel crime il s'eſt rendu coupable, pour être traité ainſi ?

LE COMTE.

Je ſuis ſûr de mon innocence ; jamais ma fidélité ne s'eſt démentie un inſtant ; & ſi l'on m'a noirci auprès de ſa majeſté, je puis aiſément me juſtifier.

LA COMTESSE.

Entendez-vous le cri de l'innocence, mon pere ? & pouvez-vous écouter vos ſoup-

çons auſſi précipitamment ? . . . Ne ſommes-nous pas vos fideles ſujets, vos enfans, en qui vous avez placé votre confiance ? Croyez-en votre fille : non, non, nous ne vous trahiſſons pas.

LOUIS XI.

Dites-vous bien vrai ? Puis-je me fier à vos paroles ?

LA COMTESSE.

Ah, rejetez ces doutes outrageans ! Je ſuis votre fille. Qui plus que moi eſt intéreſſé à votre conſervation ? Je réponds de mon époux ; il ne peut que perdre dans tout changement, & ſes intérêts ſont entiérement liés aux vôtres.

LOUIS XI, *après un ſilence.*

Qu'on le laiſſe libre.

LA COMTESSE, *aux gardes.*

Retirez-vous. (*Elle embraſſe le Comte.*) Eſt-ce là l'homme dont vous pouvez ſuſpecter la fidélité ? . . . Comte, n'en prenez aucun chagrin ; c'eſt la maladie de mon pere qui cauſe de pareilles erreurs.

LOUIS XI.

Mais c'eſt qu'on me menace de complots... Il vient ici, accompagné du Dauphin, & malgré ma défenſe.

LE COMTE.

Sire, pardonnez; c'eſt d'après votre ordre même.

LOUIS XI.

Moi, je vous aurois dit de l'amener?

LE COMTE.

Votre majeſté tient encore l'ordre par écrit; c'eſt le ſeul papier que vous n'ayez pas lu, & qu'on vient de vous remettre... Le voilà entre vos mains.

LOUIS XI, *regardant & liſant.*

Ah! je l'avois oublié.... Il eſt vrai que je m'étois propoſé de le voir & de l'entretenir; mais depuis j'ai changé d'avis. On me menace; il ſe trame quelque conjuration ſecrete; il y a des ſemences de révolte.

LA COMTESSE.

Sire, calmez-vous; nous veillons à tout; j'ai vérifié par moi-même la délation de ce

Cordelier ; elle s'eſt trouvée deſtituée de tout fondement. Nous l'avons interrogé, examiné de nouveau ; il s'eſt coupé, & enfin il a été obligé d'avouer que c'étoit un tour imaginé pour obtenir récompenſe... Il eſt en priſon, où il demande grace de ſa fourberie.

LOUIS XI.

Il faut qu'il ſoit pendu, pour m'avoir fait une pareille peur. Je veux que mon prévôt le faſſe expédier aujourd'hui.

LE COMTE.

Sa condamnation eſt juſte.

LA COMTESSE.

Oui, mon pere, il mérite la mort, pour avoir ajouté une fauſſe terreur à vos ſouffrances. Dans trois heures vous en ſerez délivré.

LOUIS XI.

Dites-moi un peu, Comte, le Dauphin eſt-il élevé comme je vous l'ai recommandé ? Prenez garde que je n'aie aucun reproche à vous faire quand je le verrai. S'il alloit être différent de ce que je veux qu'il ſoit...

LE COMTE.

Votre majeſté ſera ſatisfaite. Il eſt dans la plus parfaite ignorance; & quand même il lui viendroit l'idée de s'enfuir & de ſe révolter, il n'a aucune capacité pour ſe faire écouter de qui que ce ſoit. Soyez perſuadé, ſire, qu'il n'éblouira & ne ſéduira perſonne par ſes connoiſſances; il eſt bien tel que votre majeſté le deſire.

LOUIS XI.

Les connoiſſances lui ſeroient inutiles; il n'eſt pas fait pour entrer dans les affaires de mon vivant; il faut qu'il ignore tout ce qui ſe paſſe dans mes états.... Mais mes douleurs augmentent; chaque partie de mon corps ſemble ſe déchirer; je tombe dans une foibleſſe... Ah, que le ſaint homme tarde à venir!

LA COMTESSE.

Je vous annonce ſon arrivée, mon pere, & j'ai envoyé au-devant de lui pour le faire hâter.

LOUIS XI.

Ma fille, je vous tiendrai compte de tous

vos ſoins... Je verrai donc le ſaint homme, qui me guérira!.. Aidez-moi à me couvrir de cette relique : celle-ci me fera plus de bien, ſans doute. Je ſouffre avec l'autre.

SCENE XX.

ACTEURS PRÉCÉDENS, COCTIER, DEUX VALETS-DE-CHAMBRE.

COCTIER, *une coupe à la main.*

COMMENT, ſire, vous tardez ſi long-tems? L'heure de vous mettre dans votre bain ſe paſſe. Il faut que j'apporte moi-même votre potion; il y a deux heures que vous devriez l'avoir priſe. Allons, ne faites point l'enfant, & que je vous voie l'avaler de bonne grace.

LOUIS XI, *aux Valets-de-chambre.*

Pourquoi ne m'avertiſſez-vous pas de l'heure où je dois prendre ma médecine?

UN VALET-DE-CHAMBRE.

Votre majeſté nous avoit défendu de l'interrompre.

LOUIS XI.

Sortez tous les deux de ma préſence. Je vous chaſſe. (*Les Valets-de-chambre ſe retirent.*)

COCTIER.

Allons, buvez tout d'un coup.

LOUIS XI.

Mais il y en a beaucoup; & ſi c'eſt auſſi mauvais que ce que vous m'avez fait prendre hier....

COCTIER.

Avalez, avalez; & point tant de façons; ou je ne me mêle plus de votre ſanté; & alors vous guérirez comme vous pourrez.

LOUIS XI.

Il faut donc que je boive, malgré mon extrême répugnance!.. Puiſſé-je y trouver du ſoulagement!

LA COMTESSE.

Prenez courage, ſire; c'eſt l'affaire d'un inſtant....

LOUIS XI, *buvant, & rendant la coupe au Médecin.*

Oh, que cela eſt mauvais!

COCTIER,

COCTIER.

Parbleu ! l'on métamorphoſera pour vous les remedes en miel, en confitures ! C'eſt bien avec ces douceurs-là qu'on guérit des maux auſſi invétérés que les vôtres ! Vous n'y êtes pas encore ; il faut de ce pas aller prendre votre bain ; puis vous avalerez de deux heures en deux heures la même potion, & ſans y manquer ; après cela, ſuivant l'effet, nous tenterons autre choſe. J'ai différens remedes à vous faire prendre ; il faudra bien qu'à la fin nous venions à bout de votre maladie, toute rebelle qu'elle ſe montre.

LOUIS XI.

Je l'eſpere bien ; car j'ai été docile à vos ordonnances, & je compte ſur l'efficacité des reliques, qui, jointe à celle des remedes....

COCTIER.

Ne trangreſſez pas une ſeule de mes ordonnances, voilà le point capital, & je réponds de vous : ſans quoi...

LOUIS XI.

Ne vous fâchez donc pas, Médecin.... Eſt-il quelqu'un de plus malheureux que moi! A quoi me ſert ma grandeur?

COCTIER.

Oh! il faut que votre grandeur prenne médecine tout comme un autre.

LOUIS XI.

Tout comme un autre?

COCTIER.

Eh, oui! pouvez-vous guérir différemment?

LOUIS XI.

Vous m'aſſurez en avoir guéri pluſieurs, mon cher & habile Médecin?

COCTIER.

Vous le ſavez bien.

LOUIS XI.

Et qui étoient plus déſeſpérés que je ne le ſuis?

COCTIER.

Sans moi, vous ſeriez tombé dans le dernier degré de dépériſſement, & alors il n'y avoit plus de remede.

LOUIS XI.

Il en eſt tems encore ?.. Vous me l'aſſurez bien ?

COCTIER.

Sans doute. . . ſans doute. . . . Mon art m'offre des reſſources infinies, ignorées de tous les autres médecins.

LOUIS XI.

N'eſt-il pas juſte que je jouiſſe un peu d'une royauté à laquelle j'ai fait des ſacrifices aſſez grands pour en retirer les fruits, & que j'occupe le trône au moins quelques années encore ? J'y ſuis monté un peu tard : vous l'avouerez, & vous devez mettre à ma maladie une attention proportionnée à mon rang & à la perte que je ferois.

COCTIER.

Irois-je de but-en-blanc tuer un roi de France !

LOUIS XI.

Non, non, je le ſais bien ; vous y prendrez garde. Ne vous mettez pas en colere ; c'eſt que je ſouffre. Et comme on ne ſauroit

employer trop de moyens, permettez que je preſſe l'arrivée du ſaint homme. Envoyez tous les chevaux de ma nouvelle poſte au-devant de lui. (*Baiſant ſa petite Vierge.*) O bonne Notre-Dame de Madere !... Allons, qu'on me porte au bain.

COCTIER,

Une autre fois gardez-vous d'y entrer ſi tard, je vous en préviens.

LOUIS XI.

Allons, allons, j'y vais de ce pas. Ne grondez point, Médecin.

(*On emporte Louis XI.*)

SCENE XXI.

(*Le théatre repréſente une des ſalles de cérémonie, qui avoiſine la chambre du Roi dans l'intérieur du château.*)

LOUIS DUC D'ORLEANS, & CHARLES DAUPHIN.

LE DUC D'ORLEANS.

MONSEIGNEUR le Dauphin, permettez

que je vous exprime la joie que je reſſens de me trouver ici avec vous.

LE DAUPHIN.

Je vous remercie, M. d'Orléans.

LE DUC D'ORLEANS.

Vous êtes toute l'année enfermé dans le château d'Amboiſe, & perſonne ne peut avoir la permiſſion de vous y rendre viſite.

LE DAUPHIN.

Ce n'eſt pas ma faute : j'aurois beaucoup de plaiſir à recevoir du monde ; mais le Roi mon pere l'a expreſſément défendu, & je vous réponds que je m'ennuie très-fort de ne voir que les mêmes perſonnes.

LE DUC D'ORLEANS.

Les études que vous faites occupent ſans doute tout votre tems, monſeigneur ?

LE DAUPHIN.

On ne me fait rien apprendre, monſieur ; & c'eſt ce qui me chagrine. Je veux en demander la raiſon au Roi. Croiriez-vous qu'à mon âge on refuſe de m'enſeigner à lire ? Mais je ſuis ennuyé de mon loiſir : jouer ſans ceſſe

me fatigue ; & puiſque je dois être roi un jour, ne faut-il pas que je ſache ce que ſavent mes ſujets, & plus encore ? Qu'en penſez-vous, M. d'Orléans ?

LE DUC D'ORLEANS.

Monſeigneur, les rois peuvent quelquefois ſe diſpenſer de la ſcience, lorſqu'ils ont ſous eux des perſonnes inſtruites qu'ils laiſſent faire, ou dont ils prennent les avis.

LE DAUPHIN.

Je ne crois pas que cela ſoit bien, comme vous le dites, M. d'Orléans. Je ſuis franc, quoiqu'on me diſe toujours que, dans mon rang, il faut diſſimuler. Contrainte pénible ! Je ne crois point qu'on puiſſe bien choiſir un bon conſeil ſi l'on n'a du jugement, & pour bien juger il faut ſavoir ; il faut être au moins en état de diſcerner le vrai mérite & la probité. Je vois déjà qu'on me trompe : je n'oſe plus me fier à perſonne ; & ſi je ne ſavois pas que vous êtes un jeune prince bien élevé, rempli d'honneur & de vertus, je me garderois de vous parler à cœur ouvert.

LE DUC D'ORLEANS.

Certainement, monſeigneur, je n'abuſerai point de votre confiance, & je ferai tout pour la mériter : vous êtes encore aſſez jeune pour réparer le tems perdu, avec un peu d'étude & d'attention. Malgré qu'on vous en empêche, il n'eſt pas impoſſible que vous parveniez à diſcerner ce qui eſt juſte & bien d'avec ce qui ne l'eſt pas ; l'âge & la réflexion vous donneront de bonnes idées.

LE DAUPHIN.

Je voudrois avoir un moyen ſûr pour avancer toujours dans la meilleure voie ſans m'égarer. . . Parlez-moi ouvertement : croyez-vous qu'il ſoit poſſible que je devienne un jour un bon roi ?

LE DUC D'ORLEANS.

Oui, monſeigneur, je le crois.

LE DAUPHIN.

Vous le croyez ?

LE DUC D'ORLEANS.

Très-ſincérement.

LE DAUPHIN.

Eh bien, voilà cependant que vous me flattez, car vous ne me connoiſſez guere. Et comment pouvez-vous affirmer cela, puiſque nous nous ſommes vus ſi peu ?

LE DUC D'ORLEANS.

L'inquiétude généreuſe que vous m'avez témoignée eſt pour moi, monſeigneur, d'un heureux augure ; elle me ſuffit & me diſpenſe de toute autre preuve. Mais, pour répondre à votre franchiſe, je prendrai la liberté, ſi vous y conſentez, de vous faire quelques queſtions, leſquelles m'affermiront, j'eſpere, dans ce que j'ai dit... Y conſentez-vous, monſeigneur ?

LE DAUPHIN.

Volontiers.

LE DUC D'ORLEANS.

D'abord, avez-vous un cœur ſenſible ; c'eſt-à-dire, lorſque vous voyez quelqu'un ſouffrir, compatiſſez-vous aux douleurs qu'il endure ?

LE DAUPHIN.

Oui.

LE DUC D'ORLEANS.

Vous ſentez-vous un deſir véritable qui vous pouſſe à faire vos efforts pour faire ceſſer ou diminuer ſa peine ?

LE DAUPHIN.

Oui. L'autre jour, on frappoit un ſoldat ſous mes yeux ; je n'ai pu m'empêcher de crier, comme ſi l'on m'avoit battu moi-même.

LE DUC D'ORLEANS.

Vous ne pouvez donc voir tranquillement faire du mal à un homme, & quand il ſouffre, vous ſouffrez avec lui ?

LE DAUPHIN.

Beaucoup.

LE DUC D'ORLEANS.

Par conſéquent, vous ſerez fort attentif à ne point cauſer de peine à vos ſemblables.

LE DAUPHIN.

J'en ſerois bien fâché. Et que peut-il nous revenir des douleurs d'autrui ?

LE DUC D'ORLEANS.

Vous n'aimerez donc pas à diminuer la nourriture d'un pauvre payſan, à le priver

de ce qu'il peut donner chaque jour à ſes enfans ; & cela pour avoir de beaux châteaux, de beaux meubles, un plus grand train ?

LE DAUPHIN.

Non, je ſens que j'aurois plus de plaiſir à faire le bien-être d'autrui, qu'à me contenter moi-même de cette maniere.

LE DUC D'ORLEANS.

Vous n'aurez pas du goût, je crois, pour aſſembler une armée à grands frais, & faire égorger dans une plaine quinze à vingt mille hommes, afin d'eſſayer, au riſque de leur vie, d'agrandir votre royaumé d'une province ou d'une isle lointaine, & de porter le malheureux titre de conquérant & de vainqueur ?

LE DAUPHIN.

Il me ſemble qu'il eſt atroce de cauſer une mort douloureuſe à un ſeul homme qui eſt un bon ſujet, pour en obtenir un autre qui à coup ſûr ne vous aimera point ; car l'amour ne s'obtient point par la force. *Homicide point ne ſeras ;* telle eſt *la loi.* Mais dites-moi, eſt-

ce que les rois ont commis de pareilles horreurs ?

LE DUC D'ORLEANS.

Oui, monſeigneur ; peu d'entr'eux ont fait le bonheur de l'humanité. Les uns, avec un cœur aſſez bon, ont été victimes de leur trop grande foibleſſe : les autres ont péché par une ambition déraiſonnable ; & au lieu de diriger leur pouvoir vers l'amélioration intérieure du royaume, ils n'ont ſongé qu'à des intérêts étrangers au bonheur de la patrie. Il en eſt qui, gâtés dès l'enfance par l'adulation, ſe ſont endurcis à la voix menſongere des courtiſans, & ſont devenus impérieux, intolérans, cruels, ſans égards ni reſpect pour les hommes, dont ils ne ſont que les chefs, & non les maîtres abſolus. Ceux-là ſont déteſtés & redoutés : auſſi s'enferment-ils, & n'oſent-ils regarder en face un homme ſans ſentir le remord ou la crainte.

LE DAUPHIN.

Je vous entends, & je penſe, hélas ! tout ce que vous penſez. La rougeur me couvre

les joues ; je ſuis prêt à pleurer. Que ne puis-je épancher dans votre ſein tout ce que j'éprouve !.. Mon pere ! mon pere !.. Ah ! ſi j'étois le fils d'un payſan, je pourrois le voir & l'embraſſer tous les jours ; il m'aimeroit, ſa vue feroit ma joie : & le mien m'inſpire de l'effroi !.. Je ne ſais quoi m'empêche de l'embraſſer ; & lui, il m'éloigne d'un ſeul regard, il ne me ſourit jamais. Ah, que je ſuis malheureux ! Je ne vois autour de moi rien que de triſte ; on ne parle que de châtimens & de ſupplices, & je ſuis moi-même eſclave.

LE DUC D'ORLEANS.

Monſeigneur, que cet exemple & votre ſituation vous impriment de bonne heure la néceſſité d'être juſte, & de ne jamais rien commettre qui vous empêche d'être affable & populaire. N'oubliez pas les vertus de votre jeune âge ; toute bonne action dérive de la ſenſibilité. Si j'avois été deſtiné à porter la couronne, au lieu de m'enfermer dans une tour inacceſſible, j'aurois aimé à me montrer

ſans gardes; j'aurois écouté avec amour tous mes ſujets; l'exercice de la juſtice eût été ma plus chere occupation; je me ſerois fait le pere du peuple... Voilà tout ce qu'un roi de France, après le lot qu'il a reçu de la Providence, peut faire de mieux; car quel degré de puiſſance peut-il deſirer encore? De nouvelles augmentations de pouvoir ſont des rêves funeſtes & nuiſibles.

LE DAUPHIN.

J'aime à vous entendre. Puiſſe-je écouter ſouvent vos conſeils! Vous êtes inſtruit, & vous avez de nobles ſentimens... (*Lui tendant la main.*) Soyons amis.

LE DUC D'ORLEANS.

Soyons amis... Mais je ne puis vous parler ici avec liberté, ni trop long-tems; il viendra un jour où peut-être vous en écouterez d'autres qui ſauront vous ſéduire & vous faire goûter des conſeils contraires.

LE DAUPHIN.

N'ayez point de pareilles craintes... Ces diſſimulations dont ils veulent me remplir,

je les garde contre ceux même qui me les enſeignent.

LE DUC D'ORLEANS.

Obſervez cependant, monſeigneur, que la diſſimulation eſt quelquefois malheureuſement néceſſaire envers ceux qui veulent nous tromper, ou abuſer de notre confiance; mais elle eſt indigne dans les traités publics, où l'on doit donner, à quelque prix que ce ſoit, l'exemple de la probité la plus integre. Tout prince qui ſe couvre d'une politique inſidieuſe, eſt mépriſable, même dans ſes ſuccès; & la trahiſon, le manque de foi à ſes promeſſes, à ſes engagemens, ſont ce qu'il y a de plus criminel & de plus honteux pour un monarque.

LE DAUPHIN.

J'approuve bien ces maximes. Il me ſemble qu'elles doivent être le garant de la ſûreté publique & la confiance des nations.

SCENE XXII.

ACTEURS PRÉCÉDENS, LA COMTESSE DE BEAUJEU, JEANNE DUCHESSE D'ORLEANS, sa sœur.

LA COMTESSE DE BEAUJEU, *à part.*

COMMENT, le Dauphin seul avec le duc d'Orleans!... O ciel, que diroit le Roi, s'il le savoit!.. (*Haut.*) Monseigneur, j'ai cru le comte de Beaujeu avec vous?

LE DAUPHIN.

Je l'attends, ma sœur; il doit m'introduire tout-à-l'heure chez le Roi.

LE DUC D'ORLEANS.

Nous l'avons prié d'intercéder encore une fois, afin d'obtenir l'avantage de voir enfin sa majesté, & de lui présenter nos respects.

LA COMTESSE.

Vous avez pris une peine inutile... Le Roi ne veut point vous voir aujourd'hui, & il ordonne à Monseigneur de se retirer.

LE DAUPHIN.

Il m'eſt bien dur de ne pouvoir être admis à voir mon pere !

LE DUC D'ORLEANS.

Après tant de voyages, il ne m'eſt donc pas permis d'obtenir une ſeule audience ?

LA COMTESSE.

Monſeigneur, il ne faut plus venir que lorſque ſa majeſté vous mandera.

LE DUC D'ORLEANS.

Je ne ſais ce qui me met auſſi mal dans l'eſprit du Roi. J'ai l'honneur d'être ſon gendre, & le comte de Beaujeu votre époux a ſes entrées en tout tems. D'ailleurs mon titre de premier prince du ſang...

LA COMTESSE.

Je ne vous conſeille pas de vous preſſer tant pour paroître devant ſa majeſté... Vous n'auriez pas une ſi gracieuſe réception.

LE DUC D'ORLEANS.

Pourquoi donc, madame ?

LA COMTESSE.

Pourquoi ! Oſez-vous le demander ? La conduite

conduite froide & inſultante que vous gardez avec ma ſœur depuis que vous êtes marié, ne mérite-t-elle pas l'indignation de ſa majeſté ?

JEANNE D'ORLEANS.

Ma ſœur, je ne m'en plains point M. le Duc peut en agir comme il lui plaira. S'il ne m'a épouſée que par force & pour obéir aux ordres du Roi, je puis en dire autant de mon côté. Ainſi nous reſterons comme nous ſommes.

LE DUC D'ORLEANS.

Toutes deux vous me rendez interdit, & le reſpect me défend de m'expliquer.

LA COMTESSE.

Prenez garde qu'à la fin ſa majeſté ne s'irrite au point de venger l'affront que vous faites à ſon ſang... Vous entendez ce que je veux dire.

LE DUC D'ORLEANS.

Madame, je n'entends rien & ne veux rien entendre. J'ai fait tout ce que la ſoumiſſion m'avoit forcé de faire, & je penſe qu'on ne

m'expoſera pas à juſtifier ma conduite.... Croyez qu'il ſera plus ſage de garder le ſilence ſur le paſſé. Si quelqu'un a droit de ſe plaindre, c'eſt moi ſans doute. Je me renferme dans les bornes que me preſcrit le reſpect... Tirons, je vous prie, le rideau ſur le reſte.

JEANNE D'ORLEANS.

Ma ſœur, de grace, épargnez-moi des diſcours qui me font rougir.

LA COMTESSE.

Voici le Comte.

SCENE XXIII.

ACTEURS PRÉCÉDENS, LE COMTE DE BEAUJEU, ROCHEFORT.

(*Le Comte ſort par une porte de chez le Roi, & Rochefort entre par une autre dans le ſallon.*)

LE COMTE DE BEAUJEU, *au Dauphin.*

MONSEIGNEUR, ſa majeſté m'ordonne de vous reconduire à Amboiſe juſqu'au moment qu'il lui plaira de vous faire appeller.

LE DAUPHIN.

J'obéis à ſes ordres, mais ils me font beaucoup de peine. . . Adieu, M. d'Orléans.

LE DUC D'ORLEANS.

Monſeigneur, j'éprouve le même chagrin; & je partage votre douleur.

(*La Comteſſe ſe retire avec ſa ſœur, lançant au Duc un regard de colere.*)

SCENE XXIV.

LE DUC D'ORLEANS, ROCHEFORT.

LE DUC D'ORLEANS, *parlant ſeul, ſans voir Rochefort, & ſe promenant la tête baiſſée.*

QUELLE cour! que d'oppreſſions ſecretes! que de violences ouvertes!... M'avoir fait épouſer ſa fille, ſi diſgraciée de la nature, parce qu'il ſait qu'elle eſt incapable d'avoir des enfans, & le tout pour éteindre ma race!.. Pouvoit-on recourir à un ſtratagême plus recherché & plus honteux!.. Auſſi je la laiſſe, & ma proteſtation me ſervira un jour en

tems & lieu pour rompre cet inſupportable lien... Ce comte de Beaujeu & ſa femme ſe ſont emparés de l'eſprit du Roi, qui n'a rien à appréhender de lui, parce qu'il n'eſt pas d'un rang à aſpirer à la couronne; on nous l'oppoſe, & il nous humilie chaque fois qu'il en trouve l'occaſion. Quelle politique que celle qui arme les intérêts des princes l'un contre l'autre!... Ah! c'eſt vous, M. de Rochefort?

ROCHEFORT.

M. le Duc, vous paroiſſiez agité, & je ne me ſuis pas approché.

LE DUC D'ORLEANS.

S'il y a quelqu'un dont je me défie à la cour, ce n'eſt pas vous; & je vous dirai franchement que vous faites ici un beau contraſte avec les autres miniſtres de ſa majeſté. La place de chancelier, que vous occupez, eſt enfin remplie dignement... Dieu veuille que vous l'occupiez, long-tems!

ROCHEFORT.

M. le Duc, il y a des circonſtances où l'on

ne peut faire le bien auſſi complétement qu'on le deſireroit, & mieux vaut alors ſuivre le courant en détruiſant quelques abus ſur ſon paſſage que de perdre l'occaſion d'un petit & heureux changement. J'aſpire à voir du moins les emplois entre des mains incapables d'une trop mauvaiſe action.

LE DUC D'ORLEANS.

C'eſt un étrange ſcandale, monſieur, que de voir ceux qui ſont actuellement en place. Un barbier eſt miniſtre d'état; le bâton de maréchal eſt avili; mon pere eſt mort de douleur en revenant de faire ſes repréſentations à Louis XI... Les affaires ne vont pas bien; il y a beaucoup de mécontens, dont les plaintes ſont fondées.

ROCHEFORT.

Je ſuis venu pour devancer les députés du parlement & aſſiſter à ſes remontrances.... La députation vient d'arriver; nous allons voir ce que cette démarche produira.

LE DUC D'ORLEANS.

J'eſpere que vous voterez pour la magiſtra-

ture, qui éleve une voix à la fois courageuſe & patriotique, & que vous ne la trahirez pas, ainſi qu'a fait votre indigne prédéceſſeur... En agiſſant ainſi, monſieur, vous remplirez vos devoirs envers les peuples, vous mériterez l'eſtime des princes, & ſervirez la cauſe nationale.

ROCHEFORT.

M. le Duc, ma place eſt auſſi embarraſſante qu'épineuſe ; je dois obéir à deux mouvemens qui ne s'accordent pas toujours : mais j'eſpere me conduire avec honneur, & j'oſe dire avec prudence ; car je croirois trahir l'intérêt des peuples, ſi j'allois trop heurter le pouvoir. Il eſt formidable... Je n'aſpire point à me faire congédier ; le mal deviendroit plus grand : je ſerai ferme & libre autant qu'il me ſera permis de l'être. La vraie politique eſt dans un parti mitoyen, dans un certain aſſoupiſſement des affaires.... Mais voici le parlement.

LE DUC D'ORLEANS.

Je vois M. de la Vaquerie, premier

préſident, & M. de Saint-Romain, procureur-général, tous deux hommes courageux & reſpectables, & qui, dans ce tems, ſe rendent immortels. (*On ouvre les deux battans, & les magiſtrats entrent.*)

SCENE XXV.

ACTEURS PRÉCÉDENS, DE LA VAQUERIE, SAINT-ROMAIN, SUITE DES DEPUTÉS DU PARLEMENT, LE CARDINAL D'ALBI, LE CARDINAL DE LA BALUE. (*Ils ſortent par la porte du côté où eſt le Roi, & ſe rencontrent au milieu de la ſalle avec le premier préſident qui eſt en tête.*)

LE CARDINAL D'ALBI.

MESSIEURS, le Roi informé des motifs de votre députation, m'envoie pour vous faire connoître ſes volontés; il vous ordonne d'enregiſtrer, ſans aucun délai, ſes derniers édits, & vous défend de vous mêler en

aucune maniere des affaires de l'égliſe, & par conſéquent de ce qui regarde la Pragmatique-Sanction.

DE LA VAQUERIE.

M. le Cardinal, nous perſiſterons dans nos réſolutions juſqu'à ce que nous ayons porté au pied du trône les très-humbles remontrances que nous ſommes chargés de faire de vive voix à ſa majeſté. C'eſt après qu'elle nous aura écoutés, & ſuivant ſa réponſe, que nous nous réglerons. Une cour comme le parlement a des droits pour porter directement au monarque ſes légitimes repréſentations, & ne connoît point ces organes intermédiaires qui nuiſent toujours aux rapports néceſſaires qui exiſtent entre le ſouverain & ſon peuple. Quant à vous, meſſieurs, il eſt bien honteux de voir que ceux qui ſont à la tête de l'égliſe gallicane vendent & trahiſſent ſes droits pour les faveurs de la cour de Rome; que des prélats ſe méfient du pouvoir des loix, & cherchent à s'y ſouſtraire en appellant à leur ſoutien une puiſſance éloi-

gnée, qui ne peut que prolonger les abus & fomenter les diviſions. Non, jamais les parlemens ne laiſſeront la patrie en proie à toutes les ſubtilités d'une ſuprématie étrangere, laquelle, verſant la théologie dans les affaires politiques, a donné prétexte à des troubles ſans fin, & n'a jamais paru ſatisfaite des avantages inouis qu'elle avoit obtenus.

LE DUC D'ORLEANS.

C'eſt très-bien dit, M. de la Vaquerie. Soyez aſſuré que tous les princes du ſang & la nobleſſe ſe réuniront pour mettre fin à de pareils abus.... Quoiqu'il y ait beaucoup de grands qui ſoient de votre parti, M. le Cardinal, à cauſe qu'ils y trouvent des avantages perſonnels, j'en connois néanmoins pluſieurs qui ſentent la honte de cette abnégation intéreſſée, & qui ſont généreuſement décidés à faire de juſtes ſacrifices au bien de l'état.

SAINT-ROMAIN, *d'un ton mâle & ſévere.*

N'eſt-ce pas une infamie de voir le clergé de France, dévoué à la cour de Rome,

s'iſoler perpétuellement, balancer avec audace ou avec aſtuce les opérations les plus favorables à l'état, tenir ſervilement à une cour étrangere pour s'en faire un appui contre le ſouverain même, ſe déclarer preſque ouvertement l'ennemi des loix, de la magiſtrature, & gagner avec une feinte ſoumiſſion juſqu'au militaire, afin de s'en faire un parti & pouvoir tout oſer avec impunité !

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Vous paſſez les bornes du reſpect que l'on doit à notre caractere.

LE CARDINAL D'ALBI.

C'eſt manquer de reſpect au Roi que de nous offenſer.

DE LA VAQUERIE.

Ne donnez que l'exemple de l'humilité & de la charité ; n'approchez du trône que pour y porter la voix muette & tremblante des infortunés ; prêchez la morale évangélique, & le reſpect, la confiance accompagneront vos pas.

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Allons rendre compte à ſa majeſté.

LE CARDINAL D'ALBI.

Sa majeſté nous ſoutiendra, & vous éprouverez ſi l'on nous inſulte impunément.

DE LA VAQUERIE.

Vos menaces ne nous intimident point. Allez dire au Roi, auprès duquel vous nous calomniez, que nous attendons le moment qu'il lui plaira nous permettre de préſenter nos remontrances. (*Les Cardinaux ſortent.*)

SCENE XXVI.

LE DUC D'ORLEANS, DE LA VAQUERIE, SAINT-ROMAIN.

LE DUC D'ORLEANS.

COURAGEUX magiſtrats, que je vous ſais gré de votre fermeté ! Il n'y a plus que vous, hélas ! qui ayez une voix pour vous oppoſer aux torrens des abus qui menacent

nos libertés. Armez-vous de conſtance & d'intrépidité contre les efforts réunis de l'égliſe & de l'épée, qui ont fait ligue contre vous, parce qu'ils voient que vous les empêchez d'écraſer à leur gré les peuples. Ayez la vigilance qui convient aux défenſeurs de la patrie, & ſur-tout qu'aucune crainte puſillanime n'arrête vos deſſeins généreux. Les rois paſſent, mais la patrie eſt immortelle.

SCENE XXVII.

ACTEURS PRÉCÉDENS, ROCHEFORT *de retour d'auprès du Roi.*

ROCHEFORT.

JE viens enfin d'obtenir du Roi, qu'il recevra vos remontrances. Les cardinaux l'ont fort aigri contre vous; il vient mal diſpoſé: mais faites votre devoir. Le mien étoit de vous défendre contre l'accuſation en votre abſence, & de l'engager à vous écouter.... Vous, prince, ne demeurez point; car votre pré-

ſence l'irriteroit, & ſur-tout après vous avoir fait dire qu'il ne vouloit pas vous voir.

DE LA VAQUERIE.

M. le Duc, cédez à cet avis... D'ailleurs, votre préſence ne pourroit que nuire aux affaires.

LE DUC D'ORLEANS.

Meſſieurs, je vous laiſſe donc ſoutenir la grande cauſe du bien général. Cet emploi eſt le plus noble & le plus important qu'on puiſſe exercer.

DE LA VAQUERIE.

Repoſez-vous ſur nous, M. le Duc; nous avons pour chancelier un homme integre, qui ne trahira point la magiſtrature.

SCENE XXVIII.

ROCHEFORT, DE LA VAQUERIE, S. ROMAIN.

ROCHEFORT.

CE prince donne les plus grandes eſpérances.

DE LA VAQUERIE.

C'eſt lui qui, après le Dauphin, eſt le plus près de la couronne, & il paroît plus digne qu'aucun autre de la porter.

SCENE XXIX.

LOUIS XI, ACTEURS PRÉCÉDENS.

(*Le Roi entre, vêtu de ſes habits royaux & porté ſur une eſpece de fauteuil richement décoré; les cardinaux d'Albi & de la Balue ſont à ſes côtés. On ſe place en ordre.*)

DE LA VAQUERIE.

SIRE, nous vous apportons les très-humbles remontrances de votre cour de parlement.

(*Le Roi tire un papier qu'il remet au Chancelier.*)

ROCHEFORT, *liſant.*

« Je veux que mon parlement obéiſſe à mes » ordres ſans délai. »

LOUIS XI.

Retirez-vous, & qu'on enregiſtre l'aboli-

tion de la Pragmatique-Sanction ; c'eſt pour la derniere fois que je l'ordonne.

DE LA VAQUERIE.

Sire, nous ſommes prêts à ſacrifier nos emplois, nos fortunes & nos vies, plutôt que de trahir la cauſe de la patrie.

(*Les députés du parlement ſe retirent.*)

SCENE XXX.

LOUIS XI, LE CARDINAL D'ALBI, LE CARDINAL DE LA BALUE, ROCHEFORT.

LE CARDINAL D'ALBI.

UNE pareille témérité, ſire, demanderoit une punition exemplaire & prompte.

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Votre majeſté devroit faire ſauter quelques têtes, pour l'exemple.

LE CARDINAL D'ALBI.

Je commencerois, ſi j'en avois l'ordre de

ſa majeſté, par faire enfermer ceux qui ſont ici dans les *feuillettes* (*) du Roi.

LOUIS XI.

Vous ne dites rien, Rochefort ?

ROCHEFORT.

Sire, c'eſt que je ſuis muet d'indignation, lorſque j'entends des conſeils auſſi pernicieux...

LE CARDINAL DE LA BALUE, *à voix baſſe.*

Comme il parle ! Puis-je croire ce que j'entends ?

LE CARDINAL D'ALBI, *bas.*

M. le Chancelier, eſt-ce que vous n'êtes pas des nôtres, vous, de la cour & favori du Roi ?

LE CARDINAL DE LA BALUE, *bas.*

Y penſez-vous ? Quel ſot parti allez-vous donc prendre !

LE CARDINAL D'ALBI, *haut.*

Sire, votre Chancelier ſe trompe.

(*) Petits cachots en forme de tonne, leſquels étoient de l'invention de Louis XI.

ROCHEFORT,

ROCHEFORT, *à haute voix.*

Je ne crains, ni vos regards menaçans, ni vos careſſes.... Le Roi doit ſavoir la vérité : vous l'égarez dans ce moment ; vous abuſez de ſa confiance, ainſi que vous le faites depuis long-tems.

LE CARDINAL D'ALBI.

Expliquez-vous.

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Sire, nous vous demandons vengeance de ces calomnieuſes imputations.

LOUIS XI.

Quel embarras nouveau !

ROCHEFORT.

Sire, il m'eſt aiſé de les confondre, & j'attendois impatiemment cette occaſion. Je viens de recevoir des preuves de leur perfidie. Le cardinal d'Albi s'entend avec le Saint-Siege qui lui a promis ſoutien & récompenſe pour qu'il obtienne l'abolition de la Pragmatique, & ce contre vos propres intérêts. Le cardinal de la Balue eſt non-ſeulement dans le complot, mais encore j'ai des

preuves convaincantes qu'il vous avoit livré au duc de Bourgogne à Péronne, lorſqu'il vous conſeilla de vous remettre entre ſes mains. C'eſt par lui que vous fûtes priſonnier.

LOUIS XI.

Eſt-il poſſible que je ſois ainſi trompé par ceux en qui j'avois placé ma confiance!

LE CARDINAL D'ALBI.

Ah, ſire ! n'ajoutez pas foi à de pareilles calomnies.

LE CARDINAL DE LA BALUE.

C'eſt pure machination inventée pour nous perdre.

ROCHEFORT, *préſentant les papiers au Roi.*

Sire, en voici les preuves ſignées de leur propre main : ce ſont des titres qu'on m'a fait parvenir des deux côtés. Qu'ils oſent encore nier, s'ils en ont le front ! Et quels ſont leurs accuſateurs ? Ceux même avec leſquels ils ont traité.

LOUIS XI.

Holà, Capitaine des gardes! (*Les gardes entrent.*) Qu'on mette ces traîtres dans les deux cages de fer dont ils m'ont donné l'idée & fourni le modele, & nous verrons enſuite ce que j'ordonnerai de leur ſort.

LE CARDINAL D'ALBI.

Nous ſommes perdus!

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Ah, c'eſt fait de nous!

LE CARDINAL D'ALBI.

Pour l'amour de Dieu, ſire, au moins reſpectez notre caractere.

LE CARDINAL DE LA BALUE.

Vous qui êtes ſi dévot à la vierge Marie, au nom de la Mere du Sauveur, en faveur de la religion, faites grace à notre perſonne ſacrée.

LOUIS XI.

Qu'on les ôte de ma préſence.

(*Les gardes les emmenent.*)

SCENE XXXI.

LOUIS XI, ROCHEFORT.

LOUIS XI.

QUELLE trahiſon!.. Avec tout ce que je ſouffre, me faut-il encore un ſurcroît de peines!... Quoi, des cardinaux, au ſein de ma cour, me jouer ainſi!... C'en eſt trop... Que je ſuis malheureux! De tous côtés on attente à mon autorité; je ſouffre des douleurs inouies, & mes miniſtres me trahiſſent dans les cours étrangers; mon parlement s'oppoſe à mes ordres... Mais je ſuis le maître, & je veux être vengé... Allez les faire arrêter tous, avant qu'ils aillent plus loin.

ROCHEFORT.

Permettez-moi, ſire, de vous repréſenter en fidele ſujet, qu'il y a beaucoup de danger, pour l'honneur de votre couronne, à vous comporter avec cette violence; & quand vous écraſeriez toute la magiſtrature d'un ſeul

coup, j'oſe vous aſſurer que votre autorité n'en deviendroit pas plus grande, parce qu'il vous faudroit recréer d'autres corps à leur place, qui dans l'occaſion montreroient encore plus de réſiſtance. L'honneur que ces nouveaux magiſtrats attacheroient à contrebalancer vos volontés pour mériter l'affection des peuples, dont l'eſtime eſt quelquefois plus recherchée que celle des rois, les feroit aller plus loin que les premiers; tout ce qui eſt intéreſſé à la magiſtrature actuelle ſauroit toujours trouver des occaſions de lutter contre le trône: on appelleroit ſans ceſſe ce changement une perſécution, un attentat à la forme du gouvernement monarchique.

LOUIS XI.

Eh bien, puiſqu'il eſt ainſi, & qu'on n'auroit pas meilleur marché des nouveaux venus, allez, & faites-leur telle réponſe que vous jugerez convenable. (*A voix baſſe.*) Mais je me ſouviendrai de cela; ils me le paieront en tems & lieu. (*Baiſant ſa petite Vierge de plomb.*) O bonne Vierge, aide-moi dans

mes ſoucis ! De ma vie je n'ai ſenti plus d'inquiétudes ni de plus cruels tourmens. . . . Maudits magiſtrats ! . . . Oh, que le ſaint homme n'arrive-t-il ! . . . Que mon impatience eſt grande !

SCENE XXXII.

LOUIS XI, ROCHEFORT, UN OFFICIER.

UN OFFICIER.

SIRE, les députés de la Suiſſe demandent à vous préſenter leurs hommages avant de repartir.

LOUIS XI.

Je ne veux voir perſonne. Qu'ils partent.

ROCHEFORT.

Sire, ces peuples ont à cœur les plus petits témoignages de bienveillance ; c'eſt une république naiſſante, que la France, dans la

ſuite, ne ſera pas fâchée d'avoir pour alliée, vu ſa poſition entre l'Allemagne & l'Italie. Après le grand mécontentement que les Genevois ont témoigné ſur la détention du prince de Sans-Terre, il faut leur accorder au moins quelques civilités, en renvoyant ces ambaſſadeurs.

LOUIS XI.

Je déteſte tous ces républicains-là ; ils donnent un très-mauvais exemple aux autres nations. Je voudrois ſur-tout que mes ſujets n'en entendiſſent jamais parler. Non, je ne veux point les voir. J'ai des traités avec eux, il eſt vrai, pour mes intérêts particuliers ; mais au fond je les abhorre comme des peuples rebelles, dont l'hiſtoire eſt ſcandaleuſe, & je voudrois pouvoir en anéantir la race.

ROCHEFORT.

Votre volonté ſoit faite, ſire ... Mais ils répandront ſur la route que vous êtes ſi malade qu'ils n'ont pu avoir audience en venant prendre congé de votre majeſté.

LOUIS XI.

Vous avez raiſon ; votre réflexion eſt bonne... Qu'ils me voient ſeulement ; ils ne pourront pas dire que je ſuis à toute extrémité, comme on affecte de le répandre. Je conſens à les recevoir, mais pour un inſtant. Allez, qu'ils entrent... (*Se faiſant couvrir du manteau royal.*) Suis-je bien ainſi ?... Enveloppez moi. De loin ils ne pourront lire ſur mon viſage... Tenez-vous à cette diſtance ; que les gardes qui vous accompagnent ne vous paſſent point... Approchez, vous autres ; faites un rempart, & qu'on m'éloigne juſqu'à cette porte... (*On recule le Roi.*) Capitaine, rangez en bon ordre tout votre monde.... (*Le Roi eſt porté juſqu'à la porte, entouré de tous ſes officiers. Les Suiſſes entrent, précédés de gardes.*)

SCENE XXXIII.

LOUIS XI, ROCHEFORT, LES DEPUTÉS SUISSES, OFFICIERS, GARDES.

UN DES DEPUTÉS.

Où eſt le Roi?

UN OFFICIER.

Voyez-le d'ici, & adreſſez-lui votre compliment le plus court que vous pourrez.

AUTRE OFFICIER, *arrêtant les Députés.*

On ne paſſe pas plus avant.

LE DEPUTÉ, *à voix baſſe.*

Oh, que de précautions & de cerémonies pour parler à un homme!

LE MÊME OFFICIER.

Allons, dépêchez-vous: ſa majeſté attend.

LE DEPUTÉ, *à ſon voiſin.*

Tout cela m'a fait oublier mon compliment.

AUTRE DEPUTÉ.

C'étoit bien la peine d'en faire un! Dis-

lui tout ſimplement pourquoi nous ſommes ici.

LE DEPUTÉ.

Tu as raiſon. (*Haut.*) Sire, nous venons pour vous faire nos adieux, & prendre congé de votre majeſté, l'aſſurant que nous autres Suiſſes & bons alliés, les Six Cantons, lui demeurerons attachés, autant que rien ne ſe paſſera contre les traités conclus entre nous; & c'eſt ce que nous deſirons de tout notre cœur.

(*Le Roi fait un ſigne.*)

UN OFFICIER.

Cela ſuffit. Sa majeſté vous diſpenſe du reſte. Vous pouvez vous retirer.

ROCHEFORT, *aux Suiſſes.*

Sa majeſté m'a chargé de vous répondre qu'elle vous ſera toujours attachée, comme à de bons & fideles alliés. (*Le Roi étant déjà rentré, les portes fermées, les gardes en-dehors, Rochefort va rendre ſa réponſe au parlement dans les autres ſalles, & les Suiſſes reſtent ſeuls ſur la ſcene.*)

SCENE XXXIV.

LES DÉPUTÉS DE LA SUISSE.

UN SUISSE.

L'AS-TU vu, camarade?

AUTRE SUISSE.

Ma foi non! Il étoit perdu dans ſes gardes.

UN SUISSE.

C'eſt donc là notre nouvel allié!

AUTRE SUISSE.

Voilà donc ce que c'eſt qu'un roi!... Je n'ai vu que ſon manteau.

UN SUISSE.

Comme il eſt gardé!

AUTRE SUISSE.

Comme il a l'air d'avoir peur!

UN SUISSE.

Comme tout le monde tremble ſous lui!

AUTRE SUISSE.

Ils ont tous l'air d'être ſes eſclaves.

UN SUISSE.

As-tu vu ces gardes, dont les yeux ne

nous quittoient pas, & dans les cours ces gens qui traînent des boulets à leurs pieds de peur qu'ils ne s'enfuient?

AUTRE SUISSE.

Mais ce lieu eſt une priſon affreuſe... Et il y demeure!

UN SUISSE.

Oh, que je ſerois donc fâché d'habiter un pays comme celui-ci!.. O nos montagnes, nos montagnes!

AUTRE SUISSE.

Nous avons bien fait de nous délivrer, & de nous gouverner nous-mêmes. Quelle différence de notre peuple à celui que nous voyons!

UN SUISSE.

Verſons juſqu'à la derniere goutte de notre ſang pour la liberté. C'eſt ici qu'on apprend à la chérir.

AUTRE SUISSE.

Je regarde ce pays pour la derniere fois, & certes je m'en ſouviendrai.

UN SUISSE.

Nous en parlerons tous à nos enfans. (*Ils*

ſe prennent par la main.) Amis, c'eſt ici ſur-tout que nous devons ſentir le prix de notre bonheur, & le fruit de notre bravoure.

UN OFFICIER, *arrivant.*

Sortez, meſſieurs; on ne parle pas ſi haut ici; on ne s'y raſſemble point en grouppe. (*Ils ſortent.*)

SCENE XXXV.

(*Le théatre repréſente une ſalle voiſine de la chambre du Roi.*)

LEDAIM, DOYAC.

LEDAIM, *à voix baſſe.*

LE Roi n'eſt pas bien... Je l'ai remarqué.

DOYAC.

A vous dire vrai, je ſuis d'une inquiétude mortelle ſur ſon état.

LEDAIM.

S'il continue à décliner ainſi, il eſt impoſſible qu'il aille loin.

DOYAC.

Je frémis, quand je penſe qu'il peut s'éteindre d'un moment à l'autre.

LEDAIM.

Ah, mon cher Doyac, que deviendrions-nous!

DOYAC.

Je vous avoue que j'appréhende fort un nouveau regne; nous ſommes ſi bien ſous celui-ci!

LEDAIM.

C'eſt pour nous le meilleur roi que nous puiſſions jamais deſirer.

DOYAC.

Nous ne pouvons que perdre au changement.

LEDAIM.

Nous avons tant d'ennemis!

DOYAC.

Il faut nous unir contr'eux, M. Ledaim, prendre nos précautions, & nous conſulter afin de nous ſoutenir par toutes ſortes de moyens en cas d'accident.

LEDAIM.

Oh, de grand cœur! Il n'y a qu'un pas de la faveur à la diſgrace. Nous venons de voir

la chûte de ces deux cardinaux. Qui l'auroit imaginé ! Cela prouve bien que l'eſprit du Roi commence à tomber.

DOYAC.

C'eſt le chancelier qui leur a joué ce tour... Il a pris l'inſtant où le Roi étoit mal.

LEDAIM.

C'eſt un mauvais chancelier, celui-là ; il eſt porté pour les parlemens & le peuple... Le Roi ne connoît pas ſes intérêts en l'écoutant.

DOYAC.

Et les nôtres en ſouffriront beaucoup.

LEDAIM.

Il faut tâcher de perdre cet homme-là abſolument.

DOYAC.

J'ai déjà gagné du monde : je cherche des accuſations ; & pour peu que vous ſecondiez...

LEDAIM.

Pouvez-vous douter de mon zele ?

DOYAC.

Oh ! nous machinerons heureuſement enſemble. Je vous le garantis perdu avant peu.

SCENE XXXVI.

ACTEURS PRÉCÉDENS, TRISTAN.

TRISTAN, *qui arrive d'un air empreſſé.*

MESSIEURS, le ſaint homme de Calabre eſt arrivé!

DOYAC.

François de Paule?

TRISTAN.

Il entre en ce moment dans le château; je cours réjouir ſa majeſté de cette bonne nouvelle. (*Il paſſe par la porte de la chambre où eſt le lit du Roi.*)

SCENE XXXVII.

DOYAC, LEDAIM.

LEDAIM.

JE ſuis fort aiſe de cette arrivée; je reprends l'eſpoir.

DOYAC.

DOYAC.

Quoi, vous auriez confiance au pouvoir de cet hermite ?

LEDAIM.

Pas plus qu'un autre ; mais j'eſpere que ſa préſence parlant à l'imagination du Roi, produira un changement favorable. On a vu des malades ſe rétablir uniquement parce qu'on avoit ſatisfait à leurs idées bizarres.

DOYAC.

S'il pouvoit opérer cette merveille, je me vouerois pour toujours à lui.

LEDAIM.

Le voici.

SCENE XXXVIII.

FRANÇOIS DE PAULE, *accompagné des Officiers du Roi*, LEDAIM, DOYAC.

DOYAC.

MON révérend, on eſt allé avertir le Roi, qui depuis long-tems vous deſire.

FRANÇOIS DE PAULE.

Que de barrieres ! que de gardes ! que de portes avant de parvenir ici ! Sommes-nous enfin dans le lieu où je dois voir le Roi ?

LE DAIM.

Oui, mon révérend ; il n'y a plus que ſix portes pour arriver juſqu'à ſa chambre à coucher, & bien peu de perſonnes ont la permiſſion de pénétrer ſi avant.

FRANÇOIS DE PAULE.

L'air qu'on reſpire ici ne me ſemble pas pur ; ces murs ſont bien épais ; ces barreaux de fer interceptent le jour ; les rayons du ſoleil n'y deſcendent point. Je crois qu'un malade ſe trouveroit mieux dans une plaine, qu'enfermé dans des appartemens. Une grotte, ou le verd feuillage d'un boſquet, ſeroient beaucoup plus ſalubres que l'intérieur de cet énorme tas de pierres.

DOYAC.

Comme ſon encolure eſt ſinguliere !

LE DAIM.

Il a l'air bon homme. Il ne fera pas fortune ici.

SCENE XXXIX.

ACTEURS PRÉCÉDENS, TRISTAN.

TRISTAN.

SA majeſté vient au-devant du révérend hermite. Elle veut être ſeule avec lui, & m'ordonne de faire retirer tout le monde.

DOYAC.

Nous auſſi ?

TRISTAN.

Oui, tous abſolument & ſans diſtinction. (*Il ſort avec eux & ferme la porte.*)

SCENE XL.

FRANÇOIS DE PAULE, *ſeul.*

ME voici donc dans ce palais qui répand la terreur dans les contrées les plus lointaines. Je vais voir ce Roi qui m'appelle, & devant qui tant de mortels tremblent & s'humi-

lient. C'eſt donc là ce qu'on appelle régner! Quelle lugubre enceinte!... Quelle ame pourroit y goûter le repos & la paix?

SCENE XLI.

FRANÇOIS DE PAULE, LOUIS XI, *ſoutenu par Coctier & par la comteſſe de Beaujeu.*

LOUIS XI.

O vous, après qui je ſoupire depuis ſi long-tems, ſaint homme, ami du ciel! recevez l'hommage de mon reſpect. (*Il ſe proſterne à ſes pieds.*)

FRANÇOIS DE PAULE.

Que faites-vous? Relevez-vous, Roi, & dites ce que vous me voulez.

LOUIS XI, *toujours à genoux & proſterné juſqu'à terre.*

Voyez l'état de maladie ſous lequel mon corps eſt affaiſſé. Un inſtant plus tard j'allois périr; mais c'eſt vous qui me ſauverez. Plus

mon mal eſt grand, plus ma guériſon vous couvrira de gloire.

FRANÇOIS DE PAULE.

Je ne vous entends pas bien, & ne puis vous ſouffrir dans cette poſture humiliante; c'eſt devant Dieu qu'il faut ſe tenir ainſi. Laiſſez-moi vous aider. (*Il le ſouleve, & aidé des autres, le met ſur un fauteuil qu'on approche.*) Soutenez-le, amenez un ſiege... Aſſeyez-vous... Vous ne pouvez pas vous tenir autrement..... Vous me paroiſſez bien mal.

LOUIS XI.

Eh! touchez-moi, ou bien prononcez quelques mots; je reprendrai bientôt ma vigueur.

FRANÇOIS DE PAULE.

Que me demandez-vous, Roi? Je ſuis un homme, & non pas un Dieu. Je puis vous offrir des ſecours ſpirituels, pour ſoulager votre ame.

LOUIS XI.

Je ne veux point trop vous importuner...

Laiſſons l'ame pour cette fois; ſongez ſeulement au corps : ordonnez à la douleur, à tous les maux, d'en ſortir, & ma reconnoiſſance n'aura point de bornes.

FRANÇOIS DE PAULE.

Vous me parlez de vous guérir ? De quel moyen voulez-vous que je me ſerve pour rétablir des organes uſés, un corps décrépit, que l'art de la médecine abandonne ? Si Dieu veut terminer vos jours, quel eſt le mortel qui peut changer ſes décrets ſacrés ?

LOUIS XI.

Vous êtes un ſolitaire ſpécialement favoriſé des graces du ciel, & dont la piété profonde édifie la terre... Après tout ce qu'on publie de vous, il faut bien que vous ayez reçu le don des miracles.

FRANÇOIS DE PAULE.

Des miracles ? ... Ah, je vois bien qu'on vous a abuſé !

LOUIS XI.

Quoi, vous n'auriez point fait de miracles ? Et comment donc prouver que vous agiſſez

par l'eſprit de Dieu, ſi vous ne donnez aucune marque publique que vous êtes un homme extraordinaire?

FRANÇOIS DE PAULE.

Roi, ſortez de votre aveuglement. Nous ſommes tous pécheurs, & je n'ai dans ce monde aucun pouvoir ſurnaturel; l'ordre établi par Dieu même ne ſe dérange pas à la voix d'une chétive créature; & quiconque a dit autrement eſt un impoſteur... Je ſuis venu malgré moi, pour céder à vos inſtances. Des avis charitables & des prieres, voilà tout ce que je puis vous offrir.

LOUIS XI.

Non, non, je ſais bien ce que vous pouvez faire. Votre renommée eſt de trop bonne odeur, pour qu'elle ne ſoit pas le fruit de quelques miracles éclatans. Je vois que vous voulez m'éprouver avant de me ſecourir, afin de voir ſi ma foi eſt entiere. Oui, je crois en vous, ô ſaint homme! ayez pitié de l'état où je ſuis; les maux qui me tourmentent ſont trop accablans, pour que vous n'en ſoyez

pas touché. Hâtez la fin de mon ſupplice, ou du moins permettez que je jouiſſe de quelques adouciſſemens. Faites un quart de miracle ſeulement; uniſſez-vous à tous les bienheureux du paradis, dont je porte ſur moi les précieux reſtes; emportez-le ſur eux, afin que je vous en décerne toute la gloire. Il n'y a point de ſaint à qui je n'aie adreſſé une offrande, & dont je n'aie quelques parcelles: il faut bien que tout cela opere à la fin; car je n'ai jamais épargné l'argent ni les fondations pieuſes.

FRANÇOIS DE PAULE.

Roi, vos promeſſes, vos reliques, vos offrandes, tout votre pouvoir, toutes vos richeſſes ne peuvent révoquer l'arrêt du Maître éternel; je le vois empreint dans vos traits, rien ne peut vous ſauver de la mort.

LOUIS XI, *tout tremblant.*

Ah, qu'a-t-il prononcé!

LA COMTESSE DE BEAUJEU.

On ne parle jamais de cela au Roi.

COCTIER.

Il eſt défendu de prononcer ce mot-là.

FRANÇOIS DE PAULE.

Comment, on ne peut nommer la mort devant un être mortel ?

LOUIS XI.

Eh, de grace, ne répétez pas... Il me ſemble la ſentir. Au nom de la ſainte Vierge, gardez-vous de répéter....

FRANÇOIS DE PAULE.

Quelle foibleſſe, & comme l'homme ſe dégrade au terme des grandeurs humaines ! Je ne puis ſupporter ce menſonge orgueilleux, inventé dans les cours; je dois, en homme vrai, remplir les devoirs de ma miſſion; la charité m'ordonne d'avertir mon ſemblable à l'inſtant où il deſcend dans la tombe, où il va ſubir ſon arrêt; & comme un monarque a plus à rendre compte aux hommes & à Dieu qu'un ſimple particulier, le conſeil doit être donné d'une voix plus haute & plus prompte. Ainſi, je vous le répete, Roi, vous n'avez que peu de tems à vivre, & le jour du jugement

approche. Interrogez votre conſcience ; elle vous fera ſentir ce que vous avez à eſpérer ou à craindre.

LA COMTESSE DE BEAUJEU.

Mais, mon révérend, vous offenſez la majeſté ſouveraine !

COCTIER.

Jamais on n'a oſé parler ainſi à un monarque.

FRANÇOIS DE PAULE.

Adieu, Roi. Je me retire, puiſque vous n'êtes pas diſpoſé à m'entendre. Votre état eſt ſérieux ; malheur à vous, ſi vous n'appercevez le danger qui vous menace, & ſi vous ne rentrez en vous-même. Quant à moi, je ne puis diſſimuler la vérité. Sachez que la plus grande marque d'une conſcience endurcie & qui oublie Dieu, eſt l'indifférence du pécheur qui penſe ne jamais mourir, & qui éloigne cette idée pour ſe livrer à une ſécurité fatale. Dieu redemande la vie aux rois comme aux autres hommes. Eh, que deviendroient les pauvres humains, s'il n'étoit pas une heure

où vous devez être jugés par celui qui vous a faits ! (*Il ſort.*)

SCENE XLII.

LOUIS XI, LA COMTESSE DE BEAUJEU, COCTIER.

LOUIS XI.

Il me laiſſe dans la terreur... Et qui donc me guérira !.. Mais je ne ſuis pas ſi mal, n'eſt-il pas vrai ?... Dites-moi, dites-moi... je donnerois la moitié de mon royaume pour me ſentir un peu mieux. (*A Coctier.*) Vous me tirerez de là, médecin ? vous me l'avez promis.

COCTIER.

Je ſonge à de nouveaux remedes; & ſi vous faites exactement tout ce que je vous recommande...

LOUIS XI.

O mon ſauveur, je vous devrai la vie !

Oui, je ferai tout ce que vous me preſcrirez... Eh, ne fais-je pas tout ?... Guériſſez-moi ; je vous donnerai ce que vous voudrez.

LA COMTESSE DE BEAUJEU.

Sire, voilà trop long-tems que ce médecin promet de vous guérir & ne vous guérit point ; ſa ſcience eſt trop incertaine pour que des jours auſſi précieux à l'état ne dépendent que de lui ſeul. S'il eſt ſi ſûr de ſes remedes, qu'il oſe me répondre de vos jours ſur ſa tête ; il le faut... Parlez en ce moment, Coctier, & voyez ſi vous voulez prendre l'engagement ſolemnel de rendre la ſanté au Roi, ou de perdre la vie.

COCTIER.

Nous ne pouvons répondre de la guériſon du mal que conditionnellement ; il faut que la nature nous ſeconde ; & quand elle eſt rebelle à un certain point, la ſcience & les remedes ne peuvent combattre les maladies enracinées.

LA COMTESSE DE BEAUJEU.

Allez, allez dire au ſaint homme de qu'il

revienne ſur ſes pas ; dites-lui que le Roi eſt diſpoſé à l'écouter, qu'il le ſupplie de revenir. (*Le Médecin ſe retire.*)

SCENE XLIII.

LOUIS XI, LA COMTESSE DE BEAUJEU.

LA COMTESSE DE BEAUJEU.

MON pere, écoutez votre fille ; elle eſt touchée de l'aſpect vénérable de cet hermite : il ſemble envoyé par Dieu même, & votre état me fait trembler.

LOUIS XI.

Cruelle fille, que m'annonces-tu !

LA COMTESSE DE BEAUJEU.

Ceſſez de vous confier à ce médecin, qui abuſe de votre confiance, ſans vous apporter le moindre ſoulagement.

LOUIS XI.

Je ne ſuis donc pas bien ? . .

LA COMTESSE DE BEAUJEU.

Vous n'êtes pas en danger ; mais abandon-

nez-vous plutôt au ſaint homme, & preſſez-le de faire un miracle.

LOUIS XI.

Où eſt mon médecin, où eſt mon médecin ? où eſt le ſaint homme ?.. Que tous deux ſe réuniſſent pour chaſſer ma maladie.

LA COMTESSE DE BEAUJEU.

Le premier eſt un impoſteur ; j'ai vu comme il s'eſt troublé... N'eſpérez rien de lui.

LOUIS XI.

Qu'ils viennent tous deux ; je le veux... Qu'on ne m'abandonne pas ; on me laiſſeroit mourir.

SCENE XLIV.

LOUIS XI, LA COMTESSE DE BEAUJEU, FRANÇOIS DE PAULE, COCTIER.

LOUIS XI, *voyant François de Paule.*

POURQUOI m'avez-vous délaiſſé, vous en qui j'avois placé mon dernier eſpoir ?

Qu'ai-je fait, pour être ainſi traité? Vous avez accordé vos ſecours au dernier des hommes; & moi qui ſuis roi, vous vous refuſez à mes prieres! Pourquoi ne me guériſſez-vous pas? Qui vous repouſſe loin de moi? Déteſtez-vous mon trône ou ma perſonne?.. Point de médecin dans mes états, qui puiſſe me ſoulager. Point de ſaint qui faſſe des miracles. Ne puis-je payer ce que l'on fera pour moi?

FRANÇOIS DE PAULE.

Roi, ordonnez qu'on me laiſſe ſeul avec vous.

LOUIS XI.

J'y conſens. C'eſt pour la premiere fois que j'accorde cela... Retirez-vous tous. (*La Comteſſe & Coctier ſortent avec les gardes.*)

SCENE XLV.

LOUIS XI, FRANÇOIS DE PAULE.

FRANÇOIS DE PAULE, *après un ſilence.*

ROI, il n'eſt plus tems de feindre, ni de

diſſimuler ; l'heure eſt venue, qu'il faut oublier cette majeſté fragile, cette autorité que les hommes vous ont confiée pour régner ſur eux. Votre corps épuiſé va tomber en pouſſiere ; ne vous en occupez plus, car ſes douleurs vont finir avec ſa diſſolution. Mais les douleurs de l'ame ont une autre durée, ne vous y trompez pas : votre ame ne périra point ; & ſoulevée contre vous, elle peut faire votre ſupplice éternel... Je viens vous aider, comme mon frere, à franchir ce redoutable paſſage qui décidera votre ſort à venir. C'eſt la charité, le premier devoir de l'homme, qui m'impoſe la loi de vous parler ainſi. Roi mourant, toutes les grandeurs qui vous environnent vont vous échapper ; mais ſavez-vous ce qui vous oppreſſe, ce qui vous empêche de reſpirer & de ſouffrir vos maux patiemment ? C'eſt le poids des iniquités qui peſent ſur une ame où le remord n'eſt pas encore éteint. Ce remord vengeur & ſalutaire eſt le dernier cri de la conſcience, ce juge incorruptible qui s'éleve contre nous, &

nous

nous punit juſques ſur le trône : c'eſt le dernier avertiſſement que le ciel vous envoie ; humiliez-vous ; le diadême ne ſauve point des profonds remords ; heureux encore de les ſentir ! Rentrez dans ce cœur rempli de forfaits, pour en découvrir la ſource & y placer le repentir, premier gage de la réparation inévitable que vous devez aux hommes. Le venin du crime a ulcéré l'intérieur de votre ame, abjurez le crime, faites-en l'aveu éclatant, ſans lequel ſon ſouvenir deviendra ineffaçable, & dépoſera contre vous dans l'éternité... Examinez votre vie, expoſez-la toute entiere à l'œil de Dieu qui en ſonde les plus ſecrets replis ; prévenez ſes jugemens ; que la voix du repentir ſollicite ſa clémence. Roi malheureux ! vous n'avez plus qu'un inſtant pour éteindre ſa foudre.

LOUIS XI.

Quel frémiſſement s'eſt emparé de moi ! Je tremble, & n'oſe lever les yeux... Il m'inſpire un ſentiment qui m'étoit juſqu'alors inconnu. Comme ſon front m'interdit ! comme

ſa voix m'en impoſe !... Je ne puis me défendre d'un reſpect involontaire.... O vous qui prenez tant d'aſcendant ſur moi, homme ſans doute ſupérieur & animé de l'eſprit de Dieu ! épargnez-moi ; n'oubliez pas qui je ſuis.

FRANÇOIS DE PAULE.

Vous êtes un homme que la naiſſance a placé ſur un trône, où depuis vingt-deux ans vous faites des malheureux, ſans ceſſer de l'être vous-même. Ces reliques, ces pélerinages ſont autant de preuves de vos craintes. Oui, vous devez craindre, pour peu que vous portiez vos regards ſur l'emploi de vos jours.

LOUIS XI.

Dans le rang où je ſuis, n'ai-je donc pas quelques privileges ſur les autres hommes ? Les rois ne méritent-ils pas des indulgences particulieres, pour le fardeau pénible, remis entre leurs mains ? Ne devons-nous pas enfin attendre un plus large pardon de la Divinité, nous qui ſommes ſon image ſur la terre ?

FRANÇOIS DE PAULE.

Qu'oſez-vous dire, Roi ! Quel orgueil inſenſé ! Vous, un mortel foible, pécheur, abandonné à des paſſions petites & cruelles, oſerez-vous vous rapprocher de cet Être ſuprême, votre ſouverain Juge ? .... Plus vous aviez de pouvoir ſur la terre, moins il vous ſera pardonné d'en avoir abuſé. Toutes ces dévotions ne ſanctifient pas une ame ſouillée de vices ; l'image du ſang verſé vous ſuit par-tout, & les cris de ceux que vous avez perſécutés inhumainement, étouffent votre priere craintive.

LOUIS XI.

Mais, ceux dont j'ai diſpoſé étoient mes ſujets : n'avois-je pas droit d'ordonner d'eux pour des raiſons d'état ?

FRANÇOIS DE PAULE.

Dites plutôt, pour votre intérêt aveugle & perſonnel. Vous avez mépriſé les loix ; vous les avez outragées. Aviez-vous le droit d'immoler à de ſimples alarmes, la juſtice,

l'humanité ? Etiez-vous donc le Dieu de la terre & des hommes, pour leur impoſer ce joug arbitraire & peſant ? Les hommes vous avoient-ils dit : « Tu nous empriſonneras à ta » volonté, tu nous égorgeras, tu érigeras en » loix ſacrées tes moindres fantaiſies, tu nous » écraſeras comme l'inſecte, dès que ton or- » gueil ſera bleſſé... » Roi, qui allez bientôt diſparoître, votre propre frayeur vous accuſe & vous révele l'abſurdité de ces criminelles prétentions. Il n'eſt plus tems de ſe livrer aux menſonges, voici le jour de la vérité. Soulagez-vous de cette maſſe d'iniquités qui vous peſe ; laiſſez échapper des aveux trop tardifs, il eſt vrai, mais qui peuvent déſarmer la colere divine. Courbez ſous cette main irritée votre tête coupable ; criez-lui vos forfaits, afin d'obtenir, s'il ſe peut, miſéricorde.

LOUIS XI.

Mille terreurs m'agitent à la fois. Hélas ! je vois revivre toutes les images que j'ai tâché en vain d'effacer ; elles m'environnent de

leurs formes hideuſes & ſanglantes... Dieu! je crois avoir devant les yeux la premiere victime que je fis ſecrétement diſparoître, avant de parvenir au trône.... Mon pere eſt là, qui tourmente ma vue; je le vois me maudiſſant, ſe laiſſant mourir de faim, dans la crainte que je n'euſſe mêlé du poiſon à ſes alimens... Il meurt dans la douleur, déteſtant le jour de ma naiſſance... (*Un ſilence.*) Après lui, vient mon frere que la jalouſie me fit perſécuter, & à qui je fis à la fin donner la mort : cette mort m'entraîna à faire couler le ſang, pour pouvoir jouir en paix de ce premier forfait... Que dis-je en paix! je me ſuis bien abuſé... Je les vois tous avec des yeux menaçans, ſe preſſer auprès du corps de mon frere... Que de victimes illuſtres s'élevent de deſſus l'échafaud, malgré la hache qui a tranché leurs têtes! Leurs cheveux hériſſés me glacent d'horreur, & font dreſſer les miens... Le duc de Nemours me rejette le ſang que je fis couler ſur ſes enfans; il me ſemble moi-même en

être couvert. Eſt-ce que ces terribles images m'accompagneront toujours ?

FRANÇOIS DE PAULE.

Qui peut les effacer, tant que la Juſtice divine ne ſera point appaiſée ? Voilà le premier châtiment que ſa main vous impoſe ; vous l'avez mérité, jugez-vous vous-même. Mais comment, malgré votre conſcience, avez-vous oſé accumuler tant de crimes ?

LOUIS XI.

J'ai toujours compté ſur un bon *peccavi*.

FRANÇOIS DE PAULE.

Pécheur ſuperſtitieux & non moins barbare ! qui a pu vous inſpirer des idées auſſi fauſſes, auſſi injurieuſes à la Divinité ? Vous n'avez point tremblé de l'offenſer, imaginant ſans doute pouvoir la déſarmer un jour par de vaines démonſtrations. C'eſt là le comble de l'aveuglement ! Prince infortuné, dans quel abyme êtes-vous tombé !

LOUIS XI.

Mais avec la confeſſion, ne puis-je pas

toujours compter ſur l'abſolution ? Il n'y a point de prêtre qui me la refuſe, qui puiſſe même me la refuſer. Or, je vous préviens que je ſuis déjà abſous de la plus grande partie de mes fautes.

FRANÇOIS DE PAULE.

Quel homme oſe abſoudre ?... C'eſt à Dieu ſeul de pardonner, & tous les crimes ſont vivans devant ſes regards.

LOUIS XI.

L'abſolution n'eſt-elle pas l'affaire du confeſſeur ? Il répond de tout : ne ſuis-je pas délié, quand il a une fois prononcé l'*abſolvo te.*

FRANÇOIS DE PAULE.

Qu'entends-je ! O Roi, ſi vous perſiſtez dans cette erreur funeſte, tremblez !... Non, vous n'êtes point abſous ; & votre cœur dément lui-même le ſigne de la réconciliation, que vous croyez avoir reçu. Vous êtes-vous repenti profondément ? Avez-vous réparé une partie de vos crimes ? Avez-vous

ſenti renaître la paix dans votre ame ? Êtes-vous tranquille avec vous-même ? Pouvez-vous lever vos regards avec confiance vers le tribunal de Dieu, votre juge ? Aucun trouble n'empoiſonne-t-il votre vie ?.... Non, vos péchés ne vous ſont pas remis, le ſouvenir de vos forfaits vous pourſuit encore ; & c'eſt une preuve que, loin d'être effacés, ils s'élevent contre vous. Rien n'eſt encore expié, & vous ne pouvez ſauver votre ame de l'examen rigoureux qu'elle va ſubir, qu'en faiſant autant de bien que vous avez fait de mal. Trois mots prononcés par un prêtre complaiſant, ne juſtifieront jamais un cœur coupable.

LOUIS XI.

Quoi, je ne ſuis pas encore abſous ?.. Eh bien, ſaint homme, étendez ſur moi la main, & effacez mes crimes.

FRANÇOIS DE PAULE.

Pécheur couronné, qui avez vécu dans l'erreur & dans l'ignorance, je frémis ſur vous ! Hâtez-vous de ſortir de la fange de

ces idées abſurdes. Nul mortel n'a le pouvoir d'effacer les taches dont votre ame eſt ſouillée ; elles ne peuvent échapper à l'œil de l'Eternel.

LOUIS XI.

J'en frémis !. . . Comment échapper à ce Juge ſuprême ? Oui, je me ſens bien petit devant lui... Hélas ! je me ſens mourir ; je ſouffre d'avance un ſupplice qui m'étoit encore inconnu... Ah, que dois-je faire !

FRANÇOIS DE PAULE.

Supprimer les impôts écraſans, qui foulent vos malheureux peuples ; révoquer des loix injuſtes, dictées par des hommes avides ; faire ſortir des priſons tous ces infortunés enlevés par des ordres arbitraires.

LOUIS XI.

J'ai ici pluſieurs ſouterreins, où ſont des priſonniers ; mais je vous avertis que ce ſont des priſonniers d'état.

FRANÇOIS DE PAULE.

Ou plutôt de vos vengeances !

LOUIS XI.

Je retiens les uns depuis long-tems dans des cages de fer, les autres dans des cachots creuſés ſous ces tours ; mais ſi je les délivre, je crains qu'ils ne divulguent par toute la France ce que je leur ai fait endurer ; ils perſuaderont aiſément de leur innocence, & mon nom ſera couvert d'opprobre.

FRANÇOIS DE PAULE.

Quoi, vous avez abuſé à ce point du pouvoir qui vous étoit remis ? Vous avez enſeveli des hommes vivans ? Vous leur avez fait ſentir un eſclavage pire que la mort ? Ce ſoleil qui vous éclaire, ne vous reprochoit-il pas d'avoir intercepté à votre ſemblable ſes rayons bienfaiſans ? De quel droit l'avez-vous privé pendant ſa vie, d'un air libre & pur ? Vous êtes indigne de le reſpirer, après cette violation de la juſtice & de l'humanité ! Comment avez-vous pu goûter un ſeul moment de plaiſir, ou de repos, en ſongeant que de malheureuſes créatures gémiſſoient ſous le poids de vos chaînes ? Voilà donc

pourquoi vous corrompiez les hommes avec l'or des impôts, pour qu'ils ſerviſſent votre tyrannie, pour qu'ils gardaſſent vos priſons ! Ah, que la royauté devient funeſte, quand elle peſe de cette maniere ſur le genre humain !

LOUIS XI.

J'ai cru cette rigueur néceſſaire au maintien de ma grandeur & de ma puiſſance.

FRANÇOIS DE PAULE.

Voilà le langage de la cruelle politique, qui trompe les ſouverains, & les endurcit pour leur propre malheur. Il eſt tems de réparer ces outrages faits aux loix divines & humaines !

LOUIS XI.

Que je ſouffre !

FRANÇOIS DE PAULE.

Vous ſouffrez, & vous dictez des arrêts de mort ? Vous ſouffrez, & vous armez des bourreaux ? Il vous manque d'avoir paſſé un an dans ces ſouterriens, pour frémir d'horreur & de pitié ſur vos victimes.

LOUIS XI.

Hélas, que dites-vous !

FRANÇOIS DE PAULE.

C'eſt d'ici que vous ordonnez les empriſonnemens...Eh bien, Roi, venez, & reſpirez l'air que ces malheureux reſpirent; voyez ce qu'ils ſouffrent. Venez de ce pas; que je vous conduiſe dans ces affreux cachots, pour y briſer leurs fers.

LOUIS XI.

Moi?

FRANÇOIS DE PAULE.

Oui; ou j'y deſcends ſeul, ſi vous ne m'y ſuivez pas. Je trouverai là un malheureux à conſoler, un juſte à raffermir; & ſi ma voix ne parle pas à votre cœur trop endurci, elle ſoulagera du moins quelques victimes gémiſſant ſous ces voûtes affreuſes.

LOUIS XI.

Ah, que me propoſez-vous ! Moi, deſcendre dans des cachots, en l'état où je ſuis ! Moi, paroître devant ceux qui me maudiſſent, & dont l'aſpect me cauſeroit un effroi mor-

tel ! C'eſt tout ce que je pourrois faire que d'ordonner qu'ils ſoient mis en liberté.

FRANÇOIS DE PAULE.

Non, prince ; il faut voir par vos yeux leur déplorable ſituation ; il faut ordonner de votre bouche leur délivrance, afin que vos ordres ſoient exécutés en votre préſence, & que vous puiſſiez contempler le viſage de vos victimes. Leurs regards vous en diront plus que mes paroles. Voilà le premier acte réparatoire... Vous héſitez, & dans ce moment peut-être un infortuné ſe livre au déſeſpoir, appelle & hâte ſa mort ; c'eſt un innocent qui va vous devancer devant le tribunal de l'Eternel, & vous y accuſer. Voulez-vous augmenter le nombre de ceux qui éleveront des plaintes qui ſeront écoutées ?.. Suivez-moi, ou je vous abandonne.

LOUIS XI.

Je ne ſais à quoi me réſoudre... Tremblant & frappé.... Ah, ne m'abandonnez pas !

FRANÇOIS DE PAULE.

Pourquoi trembleriez-vous en faiſant un

acte de juſtice ? C'eſt au remord qu'il appartient de briſer votre cœur ; mais le remord même s'éleve contre nous, quand il ne nous conduit pas à une entiere réparation.

LOUIS XI.

Eſpérez-vous que cette démarche appaiſera la vengeance divine ?

FRANÇOIS DE PAULE.

La miſéricorde de Dieu eſt infinie : il ouvre ſes bras paternels à tout pécheur repentant... Venez, ſoulevez-vous, prince ; j'eſpere que l'aſpect de ces tombeaux où vous avez renfermé des êtres vivans, vous imprimera une horreur ſalutaire qui vous fera crier devant Dieu & devant les hommes, *je ſuis coupable, j'implore mon pardon, je voudrois pouvoir recommencer ma vie, je déteſte mes actions paſſées, & je dévouerai les momens qui me reſtent, à la juſtice & à l'humanité, dont j'ai toujours méconnu les devoirs ſacrés.*

LOUIS XI.

Vous commandez, & je ne puis qu'obéir...

Que ſuis-je donc devenu ? Quel pouvoir, quel aſcendant avez-vous pris tout-à-coup ſur moi ?

FRANÇOIS DE PAULE.

C'eſt celui de la vérité, de la vertu, dont je ne ſuis que l'interprete. Si les hommes étoient moins foibles, moins tremblans devant l'autorité, ils vous auroient tous parlé comme moi. Quoi ! il ne s'eſt trouvé perſonne qui ait eu le courage de vous arrêter dans les routes ſanglantes du crime ?

LOUIS XI.

Je n'avois jamais entendu parler ainſi... Vous me promettez donc la guériſon, ſi...

FRANÇOIS DE PAULE.

Oui, votre ame ſera guérie... Ne tardez pas davantage ! Les inſtans ſont précieux. (*Il le ſouleve.*)

LOUIS XI.

Comme vous êtes fort ! Vous me ſoutenez ſeul, malgré votre grand âge.

FRANÇOIS DE PAULE.

Le deſir de ſervir mon prochain, de

vous réconcilier avec Dieu, de vous faire faire une bonne action avant de mourir, me donne de nouvelles forces... Ordonnez à vos gardes de m'ouvrir le paſſage.

LOUIS XI.

Capitaine des gardes! (*Le Capitaine entre.*) Marchez après moi ſur les pas du ſaint homme, & faites tout ce qu'il vous dira.

FRANÇOIS DE PAULE.

Deſcendez tous avec moi dans les ſouterreins de ce château. Qu'on allume des flambeaux. (*A Louis XI.*) Vous ne me quitterez point; nous devons remonter enſemble.

(*Pendant cet intervalle la ſcene reſte vuide.*)

SCENE

SCENE XLVI.

(*Le théatre repréſente la chambre à coucher du Roi ; au milieu eſt un lit, ſur lequel Louis XI eſt à demi couché, ſoutenu par la comteſſe de Beaujeu, & par François de Paule ; le Dauphin eſt au pied du lit avec le duc d'Orléans, les Grands du royaume, le Parlement, les Miniſtres, le Médecin, enfin toute la Cour en grand appareil. Des Héraults d'armes ſont de chaque côté du lit.*)

LOUIS XI, LE DAUPHIN, LE COMTE & LA COMTESSE DE BEAUJEU, LE DUC D'ORLEANS, ROCHEFORT, LE PREMIER PRESIDENT, LE PARLEMENT, FRANÇOIS DE PAULE, DOYAC, LEDAIM, TRISTAN, COCTIER, GRANDS DU ROYAUME & OFFICIERS DE LA COURONNE.

FRANÇOIS DE PAULE, *à l'oreille de Louis XI.*

ACCOMPLISSEZ, prince, le dernier acte

dont nous ſommes convenus. Achevez la réparation qui ſeule peut vous rendre digne de la clémence divine.

LOUIS XI, *d'une voix mourante.*

Princes de mon ſang, & vous magiſtrats, que j'ai fait appeller pour aſſiſter à mon heure derniere, ſoyez témoins de la petiteſſe de la royauté au moment qu'elle échappe... Voyez ici l'homme à qui vous avez prodigué tant de ſoumiſſions, dont la naiſſance a été célébrée par tant de réjouiſſances, & dont le cours de la vie a été marqué par une ſuite d'hommages... Bientôt je ne ſerai plus, & la mémoire de mes crimes eſt tout ce qui reſtera de moi... Ah, ſi vous pouviez connoître tout ce que je ſouffre !... Une terreur inexprimable me ſaiſit & augmente à meſure que j'approche de l'éternité.

FRANÇOIS DE PAULE.

En réparant une partie du mal que vous avez fait, ne déſeſpérez pas ainſi de votre ſalut. Dieu eſt plein de miſéricorde.

LOUIS XI.

J'ai trop compté ſur la vie, ſur cette gran-

deur, ſur ce funeſte pouvoir qui me fut donné... Pourquoi m'a-t-on laiſſé commettre tant de forfaits! Que n'a-t-il exiſté un tribunal, où la juſte main de la loi m'eût arrêté dès le premier pas! J'ai trouvé des complices ſans nombre, & preſque point d'oppoſitions. J'ai traité l'eſpece humaine comme un objet entiérement paſſif & inſenſible. Le mal que j'ai voulu s'eſt fait avec tant de facilité, que j'ai bientôt oublié tout remord.

LA COMTESSE.

Mon pere, toutes nos prieres...

LOUIS XI.

C'eſt en vain que je vous vois affecter cette triſteſſe apparente; mes yeux ſont ouverts, & je ſais bien que je meurs déteſté. L'indignation des hommes m'annonce celle de Dieu... Quel frémiſſement me coupe la voix!... Mes ſueurs reviennent... Suſpends, Juge ſuprême! Vengeur éternel, arrête! Je m'humilie ſous ta main... Encore un moment... Vous tous, écoutez ce que je me hâte d'établir pour le bien général... Qu'on

liſe mon édit. (*On lit un édit qui révoque pluſieurs abus & ordonne qu'on ne pourra plus faire empriſonner qui que ce ſoit ſans être tenu de faire ſon procès ſuivant les loix du royaume & par les tribunaux légitimes.*)

LA COMTESSE, *à l'oreille de Louis XI.*

Ah, ſire, quelle atteinte à la couronne !

LOUIS XI.

Eh ! qu'eſt-ce que la couronne au moment où je ſuis ? ... C'eſt le bien qu'il faut faire, & non ce qu'exige l'orgueil. .. (*On ſigne.*) Je n'ai pas la force d'en dire davantage... O douleurs, ô remords, ô tourmens ! ... Mon fils a-t-il ſigné ? ... Où eſt-il ? Où êtes-vous ? . . . Ma vue s'eſt troublée, & je n'entends plus . . Mon fils, ſouviens-toi qu'un jour tu mourras comme moi, & que cette vie paſſe rapidement... Le moment où on la quitte eſt affreux pour celui qui fut méchant.

ROCHEFORT.

Jurez tous d'accomplir ce que vous venez de ſigner.

TOUS ENSEMBLE.

Nous le jurons.

FRANÇOIS DE PAULE.

O Dieu des miſéricordes, toi qui envoies quelquefois des rois dans ta colere, & qui en fais la verge dont tu frappes les peuples ! daigne pardonner à cet infortuné monarque, & reçois-le dans ton ſein ! Voici le moment où il va paroître devant ton tribunal redoutable. Prends pitié de lui ; car dès cette vie même il a été puni par les remords.

COCTIER, *la main ſur la poitrine du Roi, qui eſt tombé.*

Il expire.

FRANÇOIS DE PAULE, *ſe mettant à genoux.*

O Dieu, fais qu'aucun de ſes ſucceſſeurs ne lui reſſemble !

(*Il reſte dans cette poſture pendant les trois ſcenes ſuivantes.*)

SCENE XLVII.

ACTEURS PRECEDENS.

LES HERAUTS D'ARMES; *à haute voix.*

LE roi Louis XI eſt mort! Le roi Louis XI eſt mort! Le roi Louis XI eſt mort! (*Après un ſilence.*) Vive le roi Charles VIII!

TOUS LES ASSISTANS *répetent:* Vive le Roi! Vive le Roi! (*Acclamation générale. Les portes du fond s'ouvrent; on ſe preſſe en tumulte; des ſeigneurs entrent & ſe jettent au pied du nouveau Roi. Les princes, les grands & les magiſtrats entourent le jeune Roi & tombent à ſes pieds.*)

LOUIS D'ORLEANS

Sire, je me jette à vos pieds, comme votre premier ſujet, & vous ſupplie d'accepter mon hommage & ma fidélité.

LE COMTE ET LA COMTESSE DE BEAUJEU.

Nous nous proſternons devant votre majeſté. Recevez la ſoumiſſion de tous vos ſujets.

LES GRANDS.

Sire, nous vous rendons hommage.

MEMBRES DU PARLEMENT.

Votre parlement, ſire, vous apporte les témoignages de ſa fidélité acoutumée.

CHARLES VIII.

Hélas, que vous me troublez ! Je n'ai que la force de connoître mon inſuffiſance ! Je ſuis ſi jeune pour ce fardeau immenſe, & l'on m'a ſi mal élevé ! . . Ce que je viens de voir & d'entendre me conſterne au point que je ne ſais ce que je dois faire. En enviſageant l'étendue de mes devoirs, j'en ſuis ſi épouvanté, que je ſerois tenté de renoncer au poids de la couronne.

DE LA VAQUERIE.

Sire, il faut remplir le rang où la Providence vous a placé. La crainte ſalutaire qui vous domine, eſt le garant d'un regne heureux.

CHARLES VIII.

Comment pouvoir gouverner à mon âge ? Je ſuis un enfant élevé dans la ſolitude.

LA COMTESSE.

Nos avis vous aideront, ſire ; accordez-nous votre confiance.

LOUIS D'ORLEANS.

Sire, vous connoiſſez mes ſentimens, & combien je vous ſuis attaché.

LA COMTESSE.

Le Roi ſe choiſira un conſeil.

DOYAC, *à voix baſſe.*

Madame, nous nous recommandons à vous.

LEDAIM, *à voix baſſe.*

Vous ſavez que nous ferons aveuglément tout ce que vous voudrez.

LA COMTESSE.

N'écoutez que les conſeils de votre ſœur, & méfiez-vous de tous les autres, moins intéreſſés à la dignité de votre couronne.

CHARLES VIII.

Déjà ma couronne !.. Eh, parlez-moi de rendre heureux mes peuples !

LOUIS D'ORLEANS.

Suivez les mouvemens de votre cœur.

DE LA VAQUERIE.

Sire, votre parlement, après avoir déli-

béré, vous donne en ce jour la premiere preuve de ſon zele, en dénonçant ceux qui, ſous le dernier regne, ont abuſé de la confiance du Roi. Permettez en conſéquence, qu'il ordonne à ſes huiſſiers de ſe ſaiſir de leurs perſonne, effets & papiers, avant qu'ils puiſſent les ſouſtraire.

CHARLES VIII.

Qui ſont-ils ? Je ne les connois pas.

DE LA VAQUERIE.

Je vais les nommer à votre majeſté. Tout le royaume les voit d'un œil d'indignation. Doyac, Ledaim, Coctier, Triſtan... Huiſſiers, ſaiſiſſez-les, afin qu'ils ſoient jugés ſelon la teneur des ordonnances.

DOYAC.

Sire, grace, grace.

LEDAIM.

Nous ſommes innocens.

COCTIER.

Eſt-ce que notre perſonne ſeroit reſponſable des ſuites de notre art ?

TRISTAN.

J'ai obéi au Roi : ſera-ce donc un crime aux yeux d'un monarque ?

CHARLES VIII.

Dites-moi, M. d'Orléans, que dois-je faire? .. Je n'ai point envie de commencer mon regne par des actes de rigueur. Leur phyſionomie me déplait fort, il eſt vrai; mais il faut examiner s'ils ſont innocens ou coupables, puiſqu'ils ſont accuſés par mon parlement & par la voix publique.

LOUIS D'ORLÉANS.

Sire, vous ne pouvez vous diſpenſer de les faire arrêter & de les livrer aux loix. S'ils ſont innocens, ils en fourniront les preuves; s'ils ſont coupables, c'eſt outrager ceux qu'ils ont opprimés & favoriſer l'injuſtice, que de leur faire grace. En les faiſant juger par le parlement, organe & dépoſitaire des loix, vous n'avez rien à vous reprocher. Agens infatigables d'iniquité ſous le dernier regne, ce n'eſt point pour de pareils criminels qu'il faut avoir de la clémence. Ce ſont les oppreſſeurs des peuples, les corrupteurs des rois.

CHARLES VIII.

Je me rends à votre conſeil, & les abandonne à la juſtice.

DOYAC.

Ah, malheureux que nous ſommes ! Nous avons perdu un Roi ſi bon pour nous !

LEDAIM.

Hélas ! j'ai toujours craint que cela ne nous arrivât.

LES HUISSIERS.

Marchez, marchez.

TRISTAN.

Comment, moi qui arrêtois les autres !

COCTIER.

Et moi, qui l'ai guéri tant de fois !

(*Les Huiſſiers les emmenent.*)

SCENE XLVIII.

CHARLES VIII, LA COMTESSE DE BEAUJEU, LOUIS D'ORLEANS, ROCHEFORT, DE LA VAQUERIE, PRINCES, GRANDS, MAGISTRATS.

LA COMTESSE.

SIRE, la régence m'eſt due par mon rang & par la volonté du feu Roi.

LOUIS D'ORLEANS.

Comme premier prince du ſang, mes droits ſont au-deſſus des vôtres, madame, & je ſaurai les faire valoir... Sire, je vous prie de décider. J'oſe me flatter d'avoir votre choix : vous ſavez comme je penſe.

LA COMTESSE, *à l'oreille de Charles VIII.*

Sire, vous devez vous méfier du Duc, parce qu'étant ſi près de la couronne, votre perſonne n'eſt pas en ſûreté entre ſes mains, & il peut abuſer du pouvoir à ſon avantage.

CHARLES VIII.

Que dites-vous ? eſt-il poſſible ?

LOUIS D'ORLEANS.

Sire, je vous jure que perſonne ne vous ſera plus fidele.

LA COMTESSE.

Sire, livrez-vous à nous, je vous en conjure, pour la ſûreté de votre perſonne & la conſervation de votre autorité.

LOUIS D'ORLEANS.

Ne vous livrez point, ſire, à des ſoup-

çons auſſi peu fondés. Craignez plutôt les conſeils de l'ambition.

LA COMTESSE.

Quoi, ſire, vous refuſeriez de m'écouter, moi, votre ſœur, & qui vous ſuis dévouée depuis votre enfance ?

CHARLES VIII.

Eh bien, ſoit. Je veux la paix.

LOUIS D'ORLEANS.

Quoi, ſire, vous cédez ſi facilement ?.. Oubliez-vous ?...

CHARLES VIII.

Comment réſiſter ? Elle m'entraîne.

PLUSIEURS GRANDS, *au Duc d'Orléans.*

Prince, ſoutenez vos droits : nous ſommes de votre parti.

LE DUC D'ORLEANS.

J'en appelle aux états.

LA COMTESSE.

Nous nous y verrons... (*Emmenant le Roi.*) Quittez ces triſtes lieux, ſire, & repoſez-vous ſur nos ſervices & nos conſeils.

SCENE XLIX.

SEIGNEURS, MAGISTRATS, LOUIS D'ORLEANS, ROCHEFORT, DE LA VAQUERIE.

PLUSIEURS SEIGNEURS.

NOUS ſommes pour la comteſſe de Beaujeu.

AUTRE PARTI *du côté du duc d'Orléans.*

Et nous, nous ſommes du côté du duc d'Orléans.

UN PARTI.

La force en décidera.

AUTRE PARTI.

Eh bien, ſoit . . . au ſort des armes.

ROCHEFORT, *au Préſident.*

Suivons-les, & tâchons de calmer les deux partis.

DE LA VAQUERIE.

Oui, mettons nos efforts à prévenir une guerre civile.

SCENE L.

(Louis XI eſt étendu ſur ſon lit, le viſage couvert du drap.)

FRANÇOIS DE PAULE *ſe relevant, après avoir prié.*

A PEINE a-t-il fermé les yeux, qu'il eſt abandonné... Les factions impatientes n'attendent pas que ſon corps ſoit glacé. C'eſt à qui s'emparera du foible héritier de ſa couronne, pour régner ſous ſon nom. Les princes s'arment, & le ſang des citoyens va couler. Que n'arrêtent-ils leurs regards ſur ces reſtes inanimés qui vont ſe diſſoudre !... Voilà tout ce que laiſſent le puiſſant & le foible : de la pouſſiere ! . . Princes inſenſés, qui faites tant de bruit, qui cauſez tant de maux pour agrandir ou conſolider un vain pouvoir, venez, voyez de près ce cadavre encore couvert des marques de la royauté. Il vous apprendra où ſe termine votre ambition ; vous ſentirez ſi c'eſt la peine de troubler le monde, pour y dominer un inſtant. Venez

lire ſur ce front les chagrins que le diadême y laiſſe encore empreints... Trônes du monde, qu'êtes-vous pour celui qui gît ſur ce lit, & qu'eſt-il lui-même à préſent?... Oui, il eſt un Être au-deſſus des rois!.. Vous, qui vous jouez ici-bas de l'innocence & de la foibleſſe, que devenez-vous lorſque vous périſſez? Votre mémoire demeure en exécration ſur la terre, & vous reſtez nu devant les regards de celui qui juge les penſées.

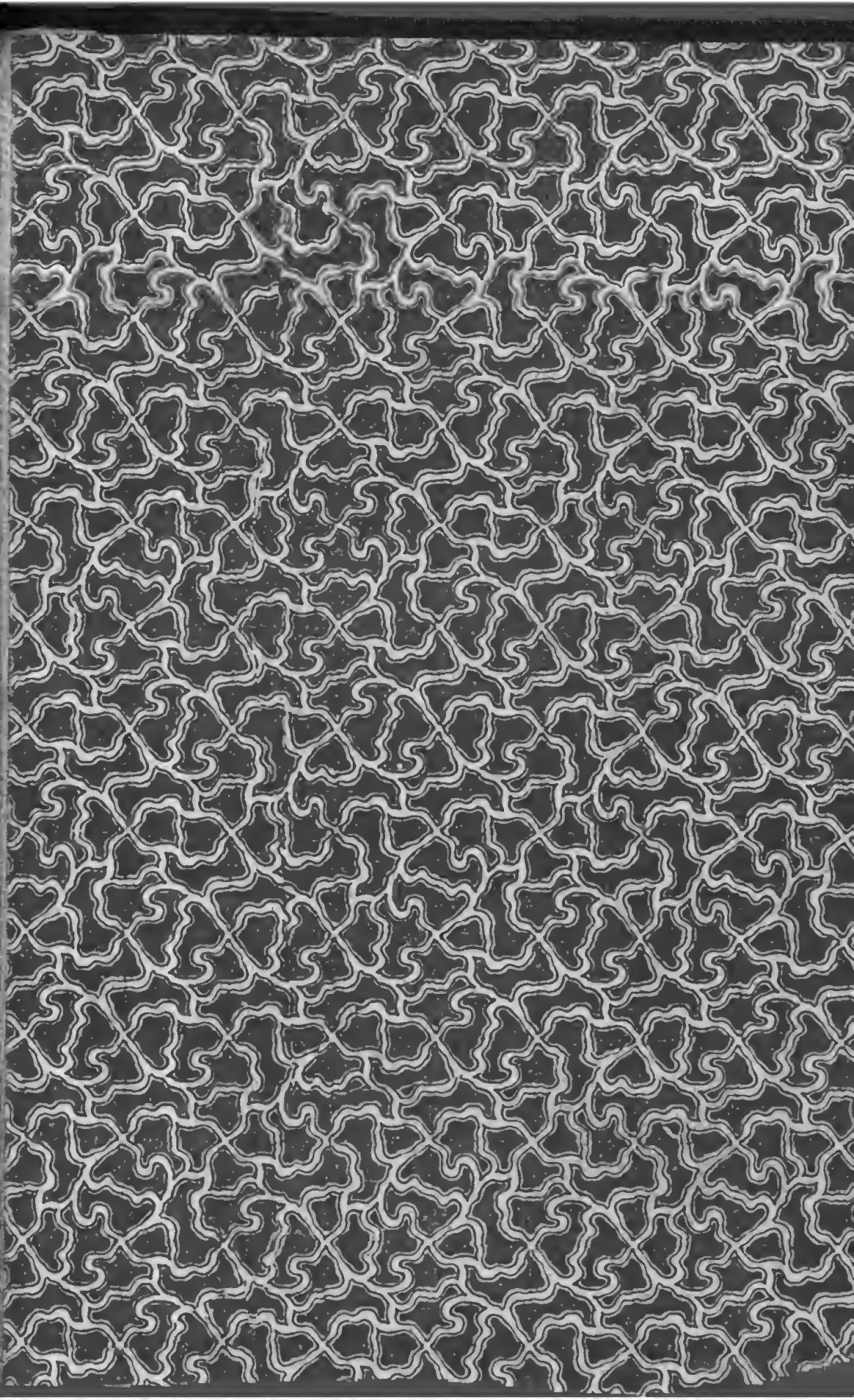
(*Il quitte la ſcene à pas lents, levant les mains au ciel & jetant un dernier regard ſur le corps du feu Roi, qui reſte ſeul.*)

(*On voit enſuite entrer des valets qui s'approchent d'un air indifférent, pour commencer les cérémonies funéraires.*) (*)

(*) On auroit pu tracer ici une derniere ſcene d'une terrible vérité, mais on l'abandonne à l'imagination : la ſépulture d'un monarque haï! Il eſt des choſes que le poëte ſent, mais que les regles de l'art & les convenances lui défendent de peindre. J'ai regret que le goût timide de mon pays m'ait interdit ce dernier & vigoureux tableau, qu'il m'a fallu ſacrifier.

FIN.

REGISTRATO
4598



BIB